

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA 70
REVUE CANADIENNE

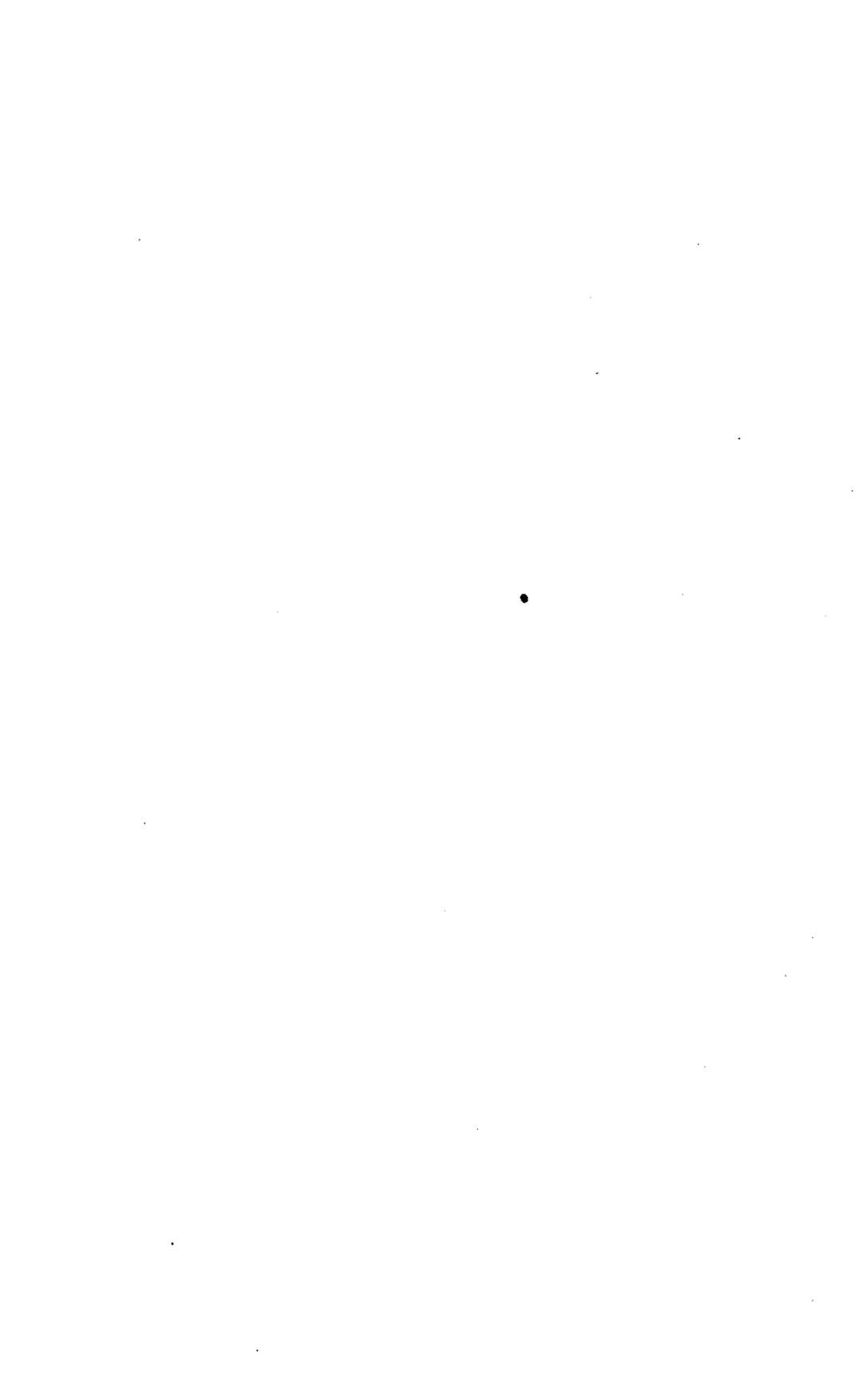
1900

PREMIER VOLUME

Tome XXXVIIe de la collection.

JANVIER. —1900.

1





HERMANN ET DOROTHÉE, d'après m. Kaulback.

LA
REVUE CANADIENNE

RELIGIONI, PATRIÆ, ARTIBUS

SOUS LA DIRECTION DE

M. ALPHONSE LECLAIRE

36^e ANNÉE

1900

PREMIER VOLUME

Tome XXXVIIe de la collection.

LA CIE DE PUBLICATION DE LA REVUE CANADIENNE
Montréal, Canada



HERMANN ET DOROTHEE

D'après A. Von Ramberg.



L'ART a ses sources principales d'inspiration dans la littérature; quand celle-ci déchoit, l'art, à son tour, ne tarde pas à tomber en décadence. Là où la littérature nationale fait défaut, les artistes doivent, nécessairement, emprunter à la littérature étrangère l'aliment qui leur manque, ou se borner à imiter les formes des Écoles voisines. Ainsi s'expliquent les phases successives par lesquelles passa l'art allemand, au cours de la période qui précéda l'infusion dans les esprits opérée par le grand génie de Goëthe. Du jour où une littérature nationale fut créée, l'Allemagne eut aussi un art purement allemand, qui ne fut plus la caricature des types grecs, ou italiens, ou français, ou anglais, ou flamands.

A l'époque où Ramberg entra dans la carrière, une petite ville de l'Allemagne disputait à la capitale de la Bavière la palme de l'intelligence et du goût; cette ville c'était Weimar. Grâce à la protection accordée par le grand-duc Charles-Au-

guste aux notabilités littéraires de l'Allemagne, les Schiller, les Goëthe, les Wieland, les Herder, les Seckendorf, etc., Weimar avait mérité d'être surnommée l'*Athènes germanique*. La cour grand-ducale était le rendez-vous de tous les beaux talents, un foyer d'où rayonnait sur toute l'Allemagne la pensée de ses poètes. Son théâtre, sous une direction active et énergique, était devenu le champ d'action où avec Richard Wagner et Franz Listz, la jeune école musicale dite de l'avenir essayait ses premiers pas.

Pendant que la poésie et la musique florissaient sur les bords de l'Ilm, Charles-Auguste pensa aussi à faire fleurir les arts, mais sans parvenir à enlever à Munich sa suprématie. Un musée fut fondé, dont l'œuvre presque tout entier de Cartens, disciple et grand admirateur de l'École française, forma le noyau principal. Le palais grand-ducal, le château historique de la Wartburg, où les landgraves de Thuringe tenaient anciennement leur cour et donnèrent le fameux tournoi poétique auquel prirent part les plus célèbres *Mimesingers*, s'enrichirent de fresques et de tableaux dus aux pinceaux des Schwind, Preller, Kaulback, Hummel. En collaboration avec Pauwels, l'auteur de la *Vocation de sainte Claire* et directeur de la classe de peinture historique à l'Académie de Weimar, Ramberg orna de fresques la partie de la Wartburg habitée autrefois par Luther et où il traduisit la Bible.

Le père d'Arthur-Georges Ramberg légua à son fils un nom célèbre, et le titre de baron que porta ce dernier n'y ajouta aucun lustre: néanmoins, de son pinceau, il soutint dignement la réputation du nom paternel. Jean-Henri, le père, n'était pas noble, mais il fit une carrière des plus brillantes et en sa double personnalité de peintre et de graveur, il jouit d'une notoriété plus grande que le baron Arthur. Hanovrien de naissance, il se rendit en Angleterre, prit des leçons du célèbre Reynolds et devint peintre de l'Académie des Beaux-Arts de Londres. Comme son maître, il excella dans le portrait et fit ceux de la plupart des princes et princesses et grands personnages con-

temporains. La salle des Poètes de la Westminster Hall a de ce peintre plusieurs tableaux ; la chapelle de St-James un " Christ au Jardin des Oliviers " et une " Résurrection " d'une facture large et d'un assez beau sentiment. De ses tableaux d'histoire on cite surtout le " Passage du Granique par Alexandre le Grand ", sujet traité également par le peintre français Lebrun ; la " Mort de Germanicus, Héro et Léandre " ; quant à ses tableaux de genre, ils sont très nombreux. Ce fécond artiste a aussi dessiné et gravé une foule de portraits, de scènes historiques et de genre, de paysages, sans compter qu'il a illustré une grande partie des principaux ouvrages allemands. Comme on le voit, ce vaillant artiste léguait à son successeur un nom qui n'avait pas besoin de blason pour être honoré et estimé.

Après avoir passé deux ans en Italie et dans les Pays-Bas, étudiant et contemplant les belles œuvres des maîtres, Jean-Henri parcourut l'Allemagne. Arrivé dans sa ville natale, il y fut reçu avec de grands égards, ce qui le détermina, le sentiment du pays aidant, à s'y fixer et il reçut du duc Georges le titre de peintre de la Cour.

Les guerres de l'Empire lui firent transporter momentanément sa résidence à Vienne et c'est dans la capitale de l'Autriche que naquit Arthur-Georges, en 1819. Ses études terminées, l'enfant put suivre son penchant pour la peinture, ce qui rendit ses débuts un peu tardifs. Il avait déjà 31 ans lorsque ses premiers tableaux, de petites scènes de genre, parurent à l'Exposition de Munich ; ils furent goûtés du public et la critique se montra bienveillante. A l'encontre de la plupart des rapins, qui ont hâte de déployer leurs ailes et peignent avant de savoir dessiner, Ramberg montra un crayon très exercé lorsqu'il commença à produire. Nombre de ses sujets de genre, reproduits par la gravure, sont populaires en Allemagne grâce à l'esprit, la vivacité de leur composition et l'originalité des figures. On peut citer surtout, parmi les plus connus, le " Bouquet de fleurs ", qui parut en 1856 et dont on admirait

la fraîcheur et le charme de la composition; la " Promenade avec le précepteur ", œuvre pleine d'humour et d'observation, et la " Cachette ", d'un joli coloris, exposées en 1857; l'année suivante il donna " Après le bal masqué ", toile d'une grande finesse d'exécution et fort connue même à l'étranger.

La réputation de l'artiste était donc déjà bien établie lorsqu'en 1860 il fut nommé professeur à l'École des beaux-arts de Weimar où il exerça durant cinq ans. Ramberg ne cultiva pas seulement le genre; de même que son père, il s'adonna aussi à la peinture d'histoire et non sans succès. Le professorat lui enleva certainement beaucoup de temps, sinon il eût pu produire davantage. De l'École de Weimar l'artiste passa ensuite à l'Académie de Munich où il enseigna son art avec beaucoup de distinction et forma de bons élèves.

J'ai déjà parlé des fresques exécutées par Arthur-Georges au château fort de la Wartburg; les sujets ont trait à des épisodes de la vie de Luther.

Durant son séjour à Munich, où il mourut en 1875, le baron Ramberg exécuta, pour le palais Maximilianeum de cette ville, son œuvre capitale: une vaste toile représentant " l'Empereur Frédéric II recevant des ambassadeurs sarrasins ", où se trouvent réunies au plus haut degré les qualités de sa palette et de son crayon, unies à un style large et qui ne manque pas de noblesse. La distinction est, du reste, la caractéristique principale de son talent. Son style n'est cependant pas purement allemand; par atavisme il s'y est infiltré quelque chose de l'École anglaise, surtout dans les types, le maintien de ses personnages. Ses illustrations du poème de Goëthe, " Hermann et Dorotheë ", en donnent une preuve frappante.

Le style et non la dimension constitue la grande peinture. Donner des proportions exagérées à un sujet de genre, un motif banal, sans relever celui-ci à l'aide du style, ce souffle du génie, c'est faire non de la *grande peinture*, mais de la peinture en grand, ce qui n'est pas la même chose. Par la puissante empreinte de son génie, Goëthe donne pour ainsi dire l'allure de

l'épopée à une petite idylle, à un incident romanesque assez simple au fond. Von Ramberg a eu, lui aussi, assez de talent, si ce n'est de génie, en illustrant les scènes mises en action par le poète, de faire quelque chose de plus élevé que de la banale peinture de genre. Par la noblesse, la vivacité et la couleur des images, la distinction du dessin le peintre a fait œuvre de style et se hausse presque au niveau du chanteur de Dorothee.

On peut appliquer aux peintres, aux artistes aussi bien qu'aux poètes, les paroles de Schweighæuser à propos du poème de Goëthe: " Le bonheur social et la morale publique ne pourraient que gagner infiniment, si les relations de la vie privée étaient plus souvent présentées, ennoblies par l'imagination des poètes ". Aussi bien en art qu'en littérature, c'est trop souvent le contraire qui a lieu.

Examinons maintenant, par ordre de faits, les huit tableaux où l'artiste a représenté les principaux épisodes du roman.

1er tableau. — A l'entrée du vestibule de l'auberge, sise sur la place du marché, l'hôte et l'hôtesse du Lion d'Or, assis sur un banc et goûtant un instant de repos, dévisent entre eux. Tout en causant leur attention est attirée et leurs regards se tournent vers le fond de la place, par où s'avance le pasteur de la petite ville, accompagné du pharmacien, autre notabilité. Des pigeons picorent au milieu de la place dallée; à droite des jeunes filles babillent à la fontaine.

La lumière frappe en plein l'honnête couple dont les profils s'enlèvent avec une merveilleuse netteté; dans un abandon naturel et une attitude différente, chacun a la pose caractéristique qui lui revient. Après avoir lu Goëthe, notre imagination ne peut se représenter ni désirer deux types mieux réussis, plus vrais que ceux réalisés par l'artiste pour représenter les parents d'Hermann. Le père, bourgeois aisé et cossu d'un âge déjà avancé, mais l'œil vif encore sous la ligne noire des sourcils; menton rasé de frais s'étageant gravement au-dessus de la cravate blanche emprisonnant le cou d'une double ceinture; gilet de piqué, redingote et culotte de velours, bas bien tirés et sou-

liers à boucles : une calotte ou cape de velours, également bordée de fourrure et à oreillères relevées complète le costume.



Non, plutôt c'est la pipe qui parachève l'homme ; il ne serait pas Allemand sans cet accessoire ; seulement l'artiste, crainte de trop donner dans le prosaïsme, au lieu d'un de ces poètes de

porcelaine chers aux Teutons, lui a glissé dans la main une mi-gnonne pipe de terre.

Elle, l'hôtelière est bien aussi la personnification de la bonne bourgeoise, mais toujours active et proprette ménagère. Selon la mode du temps, le trousseau de clefs, très garni, ce qui est un signe de richesse et d'abondance, pend à sa ceinture; le panier à tricot est posé sur le banc. Avec le fichu blanc, madame coiffe le bonnet de lingerie qui seyait si bien à nos mères et leur donnait une apparence de fraîcheur même lorsqu'elles avaient doublé le cap de la quarantaine; les avant-bras nus, bien ronds, reposent sur les genoux où vient se chiffonner le bord relevé du tablier, laissant ainsi à découvert le riche tissu de la jupe.

Le cadre qui entoure ces deux figures est d'une architecture pittoresque et bien dans la couleur locale; la lumière, grâce aux parties dans l'ombre, donne comme des vibrations de vie à l'ambiant et fait venir en avant les personnages; la chromatique des tons a de l'éclat sans être tapageuse; le dessin, même dans les petits détails, est d'une correction achevée.

2e tableau.— Droite et élancée, s'avançant d'un pas lent, Dorothée, l'aiguillon en main, d'un geste attique guide l'attelage trainant le char où gît l'accouchée. A voir son port si noble et si fier, on dirait la déesse des moissons déguisée en paysanne du Latium. Les femmes des environs de Rome portent ainsi le corset jusqu'à mi-buste, laissant les seins libres palpiter sous la chemise de toile. Une draperie que le vent fait flotter et aux extrémités croisant sur la poitrine, encadre artistement cette tête au front pur, aux traits fins et doux.

Le rustique attelage, les bœufs à la tête ornée de feuillage, la pose un peu académique de leur conductrice, le style, rappellent obstinément à ma pensée un tableau célèbre de Léopold Robert: " Le Retour des moissonneurs ". Les situations sont différentes: ici les larmes que fait couler l'infortune remplacent les airs triomphants des laboureurs rentrant les abondantes moissons.

Dans un chemin creux qu'ombragent d'épaisses ramures, on voit arriver au trot de ses vigoureux courriers le fils de l'hôtelier, Hermann, qui apporte provisions et linges aux fugitifs.



Première étape du roman, Dès cette rencontre deux cœurs jeunes et généreux s'éprennent mutuellement d'une vive sym-

pathie, laquelle ne tarde pas à devenir un pur et ardent amour. La bienfaisance est une vertu sœur de l'amour.

3e tableau. — Hermann, plus jeune de quelques années, est



à la " maison verte " chez le riche commerçant aux trois filles. L'artiste a mis en action le récit que le fils de l'hôtelier fait à ses parents, des railleries dont il était l'objet de la part des

riches demoiselles et en particulier de Minette, que son père eût aimé lui voir épouser.

Malgré ses beaux habits neufs, le pauvre garçon a un air godiche qui explique bien un peu le sourire moqueur de la jolie *Francin*, que son chapeau coiffe si gentiment. Minette elle-même n'est non plus généreuse, paraît-il, pour celui qu'elle surnomme Tamino. Trop peu versé dans les belles manières et le langage des salons, ignorant encore des finesses et des détours de la diplomatie de l'amour, l'aimant en herbe se sent décontenancé et perd la trémoulotte sous le feu croisé de ces quatre yeux malicieux.

Téméraire Hermann, ces brillants papillons ne sont point pour vous. Allez sans regret raccrocher votre veste de soie dans l'armoire et défriser vos cheveux. Tout ce qui brille ne donne pas le bonheur.

4e tableau. — Notre héros, rabroué par son père, va cacher son chagrin dans un endroit solitaire de leurs vastes propriétés; une vaste campagne s'étend à droite, éclairée par le gai soleil qui dore les moissons.

La mère, inquiète, cherche son fils et, après bien des détours, le trouve tout en larmes au pied de l'arbre dont le fruit "était renommé". Par de tendres paroles elle arrive à faire avouer à Hermann son secret; elle le console, lui donne de l'espoir et le décide à retourner ensemble à la maison, lui promettant de plaider sa cause devant son père.

Hermann a une tournure, une physionomie bien anglaise. Le type, avec ce front nuageux, est byronien. Il est vrai que Goëthe avait une vague ressemblance avec l'auteur de "Child Harold" et que Ramberg a pu chercher à reproduire les traits du poète qu'il interprétait, mais il est à remarquer que d'autres personnages de ses tableaux offrent également des caractéristiques du type anglo-saxon, ce qui prouve que l'artiste était profondément imprégné du style et de la manière de son père.

5e tableau. — Derrière une clôture et autant que possible à l'abri des regards curieux, Dorothee s'est retirée avec l'accou-

chée, auprès de laquelle elle continue son œuvre de charité et de dévouement. Avec une dextérité qui est un don que la na-



ture ou plutôt la prévoyante Providence a départi à la femme en semblable occurrence, la jeune fille emmaillote la petite créature placée sur un coussin disposé sur le sol.

Adossée à un tronc d'arbre, faible et épuisée, sa tête appâlie couverte d'un châle épais, la mère contemple d'un regard at-



tendri et le bébé dans son linge bien blanc, et celle qui la remplace dans les soins à donner à son nouveau-né. Bien intéres-

sante, bien touchante est la belle fugitive dans son rôle momentané de mère. Absorbée dans son travail, elle ne se doute pas que deux hommes, les "honnêtes espions", la regardent avec admiration.

L'artiste s'est éloigné du tohu-bohu que devait présenter le village pris d'assaut par les fuyards en désordre et se restreint à l'épisode principal. Il en fait un tableau aimable. La note de la composition est éminemment rustique; même l'héroïne a revêtu une livrée appropriée à ses occupations actuelles. Mais cette rusticité a son charme, poétisée qu'elle est par le goût délicat du maître. Comme ces toits de chaume à l'ombre des grands ormes respirent la paix de la vie rurale!

6e tableau. — Les deux "honnêtes espions" sont allés rendre compte de ce qu'ils ont vu aux parents d'Hermann, laissant celui-ci anxieux et "sans sentiment". Mais il y a un Dieu pour les amoureux, dit le vieux dicton, et le poète tient à confirmer ce dicton. Notre héros ne tarde pas à voir venir à sa rencontre "la forme admirable"; Dorothée vient puiser à la fontaine près de l'endroit où se trouve le jeune homme. Celui-ci, tout transporté de joie et le cœur agité, s'approche de la vision aimée et... l'artiste a le sujet d'un joli tableau d'idylle.

Assis sur le petit mur de la source, Hermann explique à Dorothée le soi-disant motif de sa venue en ce lieu. La jeune fille se baisse pour remplir sa cruche et son clair profil se détache en clair sur l'habit sombre de celui qu'elle appelle son bienfaiteur. Une natte épaisse et habilement tressée descend, du sommet de la tête qu'elle entoure, sur la blanche nuque à la courbe gracieuse. Un fichu couvre à demi les épaules et la naissance de la gorge. Dans le pur cristal de l'eau se reflètent leurs images "flottantes sur un ciel azuré; ils se parlent par un mouvement de tête et se saluent tendrement dans ce miroir".

Peut-être Dorothée attend-elle en ce moment l'aveu qu'en secret son cœur désire; le mot magique n'est pas prononcé. Le jeune homme ne découvre point le trouble de l'amour dans le regard calme et droit de celle qui émeut si profondément son

être, mais de l'intelligence et de la sagesse; de plus il aperçoit à son doigt un anneau d'or. Une appréhension le saisit; l'aveu



déjà sur les lèvres est refoulé et seulement à la maison paternelle il osera demander à l'aimée son cœur et sa main.

7e tableau. — Confiante et heureuse au fond, bien qu'au lieu du rêve un instant caressé ce sera, croit-elle, en qualité de domestique qu'elle entrera chez les parents d'Hermann, Doro-



thée suit celui-ci et le couple se dirige, en suivant un sentier dans les champs, vers la demeure de l'hôtelier où une mère inquiète les attend.

Les ombres de la nuit estompent la campagne ; seulement la lune, en son plein, répand une blanche clarté. Bientôt, cependant, le ciel se couvre de nuages ; quelques éclairs, précurseurs d'un prochain orage, raient l'espace obscurci de leurs flèches enflammées ; les ténèbres enveloppent le couple. Je laisse la parole au poète, mes lectrices y gagneront ; ce paysage a une exquise saveur.

“ Hermann, plein de force, est attentif à soutenir la jeune fille, penchée sur lui pour assurer sa marche ; mais, comme elle ne connaît pas ce sentier et ces pierres de masses inégales, le pied lui manque, il éprouve un craquement léger, elle est près de s'abattre ; soudain le jeune homme intelligent, se tournant vers elle, a étendu le bras et soutenu sa bien-aimée ; elle tombe doucement sur son épaule ; leurs seins, leurs joues se touchent. Immobile comme le marbre, contenu par les ordres sévères de sa volonté, il ne la presse pas sur son sein d'une plus forte étreinte et se borne à ne pas céder au poids. Chargé de ce précieux fardeau, il éprouve un sentiment plein de charme ; il sent les battements et la chaleur du cœur de son amante, il recueille l'haleine embaumée qu'elle épanchait sur ses lèvres, et il porte en homme sensible la jeune personne, l'ornement de son sexe par sa beauté et par la richesse de sa taille ”.

Telle une fleur des champs aux fraîches couleurs, dans ses simples ajustements, Dorothée est ravissante ; elle a un air modeste et propre qui l'embellit et la rend désirable ; elle n'a pas besoin d'autres atours, ainsi parée de la grâce dont toute sa personne respire.

Hermann n'est plus le gauche garçonnet que nous avons vu tout à l'heure ; c'est un jeune homme à la mine ouverte et résolue. Certes, il est le digne pendant de la femme qu'il a à son bras, et par la beauté et par le cœur ; mais pourquoi l'artiste lui a-t-il mis en main ce prosaïque chapeau haut de forme ? C'est une faute d'esthétique qu'il lui était facile d'éviter.

8e tableau. — L'heure tardive et l'approche de l'orage mettent en émoi la mère d'Hermann ; le pharmacien et le pas-

teur s'efforcent de calmer son impatience et ses craintes.
" Mais la porte s'ouvre, et le couple admirable paraît : les
tendres parents et les amis, frappés de surprise à l'aspect de la



jeune personne, sont captivés par sa beauté et par la richesse
de sa taille, et la trouvent parfaitement assortie au jeune
homme".

Le sentiment de curiosité admirative que suscite la vue de Dorothée a été parfaitement rendu par l'artiste: il s'y mêle pourtant quelque chose d'indéfinissable, chez le père et la mère, qui fait comprendre l'embarras mêlé d'un peu de confusion que trahissent l'attitude et les yeux baissés de la pauvre fille ainsi prise comme point de mire. D'un mouvement affectueux, Hermann lui prend la main, la fait avancer et la présente à ses parents. On sait le quiproquo qui suit et comment il se dénoue par les fiançailles.

Le cadre de la scène est sobre tout en étant confortable. Chacun des personnages, selon le caractère que nous lui connaissons, a le mouvement qui lui est propre. Notre imagination se les représente bien ainsi. Plus heureux qu'à l'endroit d'Hermann, le maître a eu une bonne inspiration en suspendant son chapeau de paille au bras de Dorothée; faisant office de volute, l'accessoire modère la rigidité des lignes et atténue l'accent de gêne du maintien de la jeune fille, intimidée à bon droit.

Goëthe a eu en Ramberg un interprète habile et consciencieux. Action, geste, physionomie, expression, tout a un sentiment de spontanéité et de vérité, comme si le poète, afin de pouvoir les prendre sur le vif, avait fait passer devant les yeux de l'artiste les héros de son roman.

Eug. Aubert.



FIGURES DU JOUR ⁽¹⁾

CECIL RHODES.

I

C'ÉTAIT en 1871. Ceux que la découverte des mines de diamant dans le Criquealand occidental, situé sur les confins de l'État libre d'Orange, avait attirés dans la colonie du Cap, pouvaient voir un grand jeune homme de dix-huit à vingt ans, pâle, délicat, à l'air songeur, à la parole rare, s'asseoir devant une table grossière, sur un escabeau ou un seau renversé, soit sous la tente, soit en plein soleil d'Afrique, et trier patiemment, diligemment, les diamants bruts contenus dans la terre jaune que lui apportait une escouade de Cafres à son service.

Ce jeune homme s'appelait Cecil Rhodes. C'était le fils cadet d'un pasteur anglais. Menacé d'une dangereuse affection de poitrine, il était venu rejoindre son frère aîné, Herbert, et lorsque celui-ci était mort, pendant une chasse à l'éléphant, Cecil avait hérité de sa concession minière (*claim*). C'était l'époque primitive, l'époque de l'exploitation individuelle. Il n'était pas encore question de fusion, d'amalgamation, mais déjà bien des idées surgissaient, s'agitaient dans le cerveau du jeune solitaire, que l'on trouvait singulier et excentrique. Néanmoins, les hommes beaucoup plus âgés que lui, avec qui, parfois, il daignait causer, étaient frappés de l'activité, de la profondeur de sa pensée, de sa façon originale de juger les gens et les choses.

Du *Correspondant*, de Paris.—Cette revue que nous représentons au Canada, est sans contredit la mieux rédigée et la plus intéressante des revues françaises. Nous la recommandons à tous ceux de nos lecteurs qui désirent avoir une bonne et belle revue française pour se tenir au courant de toutes les questions et des événements du jour. Nous recevons les abonnements sans frais.

Pourtant, on était bien loin d'imaginer que les destinées d'un continent immense seraient liées à celles de cet adolescent. Ce fut là, néanmoins, dans ce coin encore sauvage de la colonie du Cap, que la pensée maîtresse de sa vie s'empara de tout son être pour ne plus s'en séparer jamais. En 1881, il disait à un ami, en lui montrant sur la carte la terre d'Afrique jusqu'au Zambèze: "Que tout cela soit anglais: voilà mon rêve". Il n'est jamais sorti de ce rêve, il s'y est même plongé plus avant, car le Zambèze même ne l'arrête plus. Donner à l'Angleterre la partie la plus habitable et de valeur permanente de l'Afrique australe, tel a été son objectif, et ce patriotisme avide, mais sincère, a fait sa grandeur.

Car M. Rhodes est un grand homme, c'est incontestable et incontesté, même par ses plus ardents adversaires, comme cet admirable poète en prose, Mme Olive Schreiner-Cronwright: "Eh! oui, il est grand, s'écrie-t-elle, et c'est là le pire malheur"!

Il est grand dans le mal, comme parfois dans le bien, s'il y trouve son compte: il l'est assez pour admirer hautement un antagoniste comme le président Krüger, mais il n'en est que plus prêt à l'écraser.

On a rapproché ces deux noms: Cecil Rhodes et Joseph Chamberlain: c'est faire trop d'honneur au "grand Joe" que Rhodes dépasse de plusieurs coudées, et que le potentat de Birmingham a simplement suivi et imité quand le moment lui a paru favorable. Car Chamberlain est un simple opportuniste madré qui a changé d'opinion et de parti aussi souvent que M. Gladstone (jusqu'au jour où il l'a abandonné), mais avec moins d'entraînement, d'illusions généreuses et même de sincérité, car M. Gladstone finissait toujours par croire ou qu'il n'avait pas changé, ou qu'il y était obligé par telle ou telle raison. Chamberlain est un parvenu fort intelligent, mais qui n'a travaillé que pour lui et qui a tous les égoïsmes, toutes les convoitises, toutes les vanités envieuses du parvenu. Il faut les avoir vus de près ces *self-made men* de l'industrie, pour savoir

ce qu'il y a en eux de petitesesses, de jalousie envers leurs pareils, de servilité envers leurs supérieurs par le rang. Après l'immense joie de se trouver le collègue du marquis de Salisbury, M. Chamberlain doit en éprouver une plus grande encore : celle de le contrecarrer, de lui faire échec et de le dépasser en popularité en flattant les plus mauvaises passions, les convoitises les plus injustes, l'orgueil le plus insensé du peuple anglais. Il lui verse l'ivresse et la déraison et accumule contre lui les haines de l'univers, il sème à pleines mains les périls sur le sol de l'avenir. Peu lui importe ! Pourvu que Joseph Chamberlain soit très riche, très influent et, qui sait ? repousse peut-être quelque jour d'un pied dédaigneux le grand seigneur vraiment homme d'État qui s'appelle Salisbury, tout est pour le mieux dans la plus grande des Angleterres.

Ce qui fait au contraire la grandeur de Cecil Rhodes, c'est l'unité de sa pensée, de son but et de son action ; grandeur sans scrupules, grandeur détestable, si l'on veut, mais grandeur réelle.

On a dit très justement que Cecil Rhodes était un homme-type. Il synthétise en lui tous les défauts, toutes les qualités, toutes les aspirations de la race anglo-saxonne ; nous nous servons exprès de cette appellation : anglo-saxonne, car il est, sous certains rapports, autant Américain qu'Anglais. Il regarde les choses de plus haut que son clocher. Il est à la fois impérialiste et fédéraliste, *home ruler* et partisan passionné du *self-government*. Selon lui, l'immense empire britannique ne peut vivre en sûreté que sur une large base démocratique et fédérale.

C'est là une conception politique et gouvernementale plus américaine qu'anglaise, mais Cecil Rhodes y ajoute un impérialisme intransigeant qui ne paraît pas s'acclimater facilement aux États-Unis. Les Américains ont l'air un peu honteux de leurs glorieuses victoires sur l'Espagne !

Quant aux petitesesses du parvenu, Cecil Rhodes les ignore pour son propre compte ; il a voulu de l'argent, beaucoup d'ar-

gent, parce que c'est une puissance, le levier par excellence, mais il est resté fort simple dans sa vie. Ce n'est pas lui qui irait chercher des orchidées au Vénézuéla pour en orner sa boutonnière. Il ne se préoccupe nullement de titres et de grandeurs mondaines; il lui suffit d'être Cecil Rhodes et surtout Anglo-Saxon. Car c'est de bonne foi, qu'il voit, dans sa race, la race providentielle, le peuple de Dieu, un nouvel Israël destiné à régner sur le monde.

Cecil Rhodes n'est ni un mystique, ni un fanatique; il a prouvé son génie pratique des affaires; il n'est qu'un disciple de Darwin: il croit fermement, implicitement à la survivance du plus capable; et le plus capable, le plus fort au moral et au physique, c'est, selon lui, l'Anglo-Saxon, l'homme qui parle anglais à Londres, à New-York, à Sydney ou sous n'importe quelle latitude. Son patriotisme devient donc sa religion. Mais il ne suffit pas de reconnaître le plus fort, il faut imposer sa loi, puisque le Tout-Puissant l'a choisi et désigné, et, en outre, il faut éliminer le plus faible, le moins capable, et cette logique *pro domo sua* autorise toutes les spoliations, toutes les injustices, tous les crimes au nom du Seigneur qui a manifestement choisi ce nouvel Israël. Les Anglo-Saxons de cette trempe veulent bien admettre qu'ils n'ont pas fait la civilisation et l'histoire à eux tous seuls, mais ils ajoutent que tous les autres maîtres du monde ont disparu ou sont en décadence, et sans se demander combien de temps pourra durer leur règne et s'il ne surgira pas un autre *fittest* (plus apte), ils s'adjugent tous les droits comme toutes les vertus; ils représentent la paix à coups de canon, la justice administrée par la force, et la liberté par l'asservissement des hommes noirs, jaunes, cuivrés ou même blancs qui les gênent.

Tels sont la foi, la religion et l'idéal de Cecil Rhodes: c'est l'idéal hébraïque, et cela promet à notre planète des jours délicieux.

Cecil Rhodes est aussi convaincu qu'on peut l'être que, s'il y a un Dieu occupé des choses d'ici-bas, il *doit* vouloir le

triomphe et la domination universelle de celui que Milton appelait *God's Englishman* (l'Anglais de Dieu), et qu'il n'est pas de mission comparable à celle que lui-même s'est donnée : peindre en rouge britannique sur la mappemonde, autant de territoires qu'on pourra en prendre. Du territoire ! voilà ce dont l'Angleterre a besoin, avec sa population exubérante, c'est de cela que ses fils dévoués doivent travailler à la pourvoir. Ce n'est pas le choix des moyens qui embarrassera les sujets de la reine Victoria en général, et Cecil Rhodes en particulier. Ce n'est pas l'exagération de la moralité qu'on apprend dans les mines d'or et de diamant. On y devient fort sceptique et indifférent quant à la façon d'atteindre un but. On y apprend qu'on ne peut gouverner les hommes sans employer des moyens humains, que tout homme a son prix là où tout est à vendre et à acheter et que, dans une société composée d'actionnaires, d'administrateurs, de directeurs, etc., etc., un purisme exagéré est un obstacle infranchissable aux affaires financières, commerciales et souvent même politiques. Pour ces dernières, l'idéalisme s'est créé quelques ressources sous forme de rubans, croix, étoiles, plaques, jarretières, titres et autres distinctions, mais Cecil Rhodes n'avait pas ces délicats déguisements de la corruption à sa portée, et le bon, brutal et vil métal devint de bonne heure l'entremetteur dont il prit l'habitude de se servir.

Le jeune mineur avait merveilleusement réussi, et tout d'abord il s'était contenté de cette réussite, parce qu'il aimait le succès. Puis sa grande idée de conquête vers le Nord était venue élargir son horizon et il comprit que, pour la mettre à exécution, il lui faudrait d'énormes ressources. Il imagina la fusion (amalgamation) de toutes les compagnies présentes et à venir. Il y mit vingt ans de travail acharné et se révéla financier sans rival. Il aboutit enfin à la formation de la Compagnie de Beers (mines consolidées), aujourd'hui la plus riche et la mieux administrée de toutes les sociétés minières du monde. On peut juger de l'énormité de sa tâche par ce fait qu'en 1885, après avoir amalgamé, de gré ou de force, plus de

mille entreprises particulières ou diverses compagnies, il restait encore cinquante des unes et quarante des autres.

Aujourd'hui, la " de Beers " a tout absorbé. Son capital est énorme, 30 millions sterling (750 millions de francs), et elle distribue annuellement près de 40 millions de francs de dividendes! En 1886, les mines d'or du Rand furent découvertes, et M. Rhodes, avec l'aide de ses amis bien connus, MM. Beit et Rudd, fonda la Société des *Gold Fields of South Africa*, laquelle distribue actuellement un dividende de 125 pour 100. Il pavait d'or et de diamant le chemin futur de la " Chartered Company! "

Pendant ces années de labeur gigantesque et de projets encore plus immenses, il se passa dans la vie de Cecil Rhodes un fait qui donne une haute idée de sa valeur intellectuelle et de son énergie morale. Il avait la richesse presque illimitée, mais il savait que, pour réaliser son rêve d'expansion, il lui faudrait ajouter l'influence politique à la puissance financière. Or, il se jugea trop peu instruit, quoiqu'il eût trouvé le temps de beaucoup lire. A vingt et un ans il avait passé une année à Oxford; sa santé l'avait forcé de rentrer le plus vite possible en Afrique. En 1876, à vingt-cinq ans, déjà très millionnaire, il retourna à Oxford; jusqu'en 1881, c'est-à-dire jusqu'à trente ans, il resta étudiant, passa tous ses examens et reçut son diplôme. Il devait être devenu milliardaire!

Il passait toutes les grandes vacances, qui durent plusieurs mois, à ses mines d'Afrique, où il se reposait d'un travail par un autre. Souvent on le voyait, surveillant ses Cafres, un livre à la main. Un jour, en 1877, bien avant l'existence des chemins de fer en Afrique, deux Anglais voyageaient dans une petite chaise de poste, du Cap à Kimberley. L'un d'eux était l'étudiant d'Oxford, retournant dans sa bonne ville, encore fort jeune. Il étudiait assidûment son livre de prières. Au bout de deux jours, son compagnon de route se décida à lui demander ce qu'il lisait: " Les trente-neuf articles de la foi anglicane ", répondit Cecil Rhodes. Il préparait son prochain examen à

Oxford. Quand il quitta le collège d'Oriel, gradué de la grande Université, il en rapportait les éléments solides sur lesquels il devait baser sa réputation d'homme d'État.

II

On conçoit aisément que Cecil Rhodes n'eut pas grand'peine à se faire élire au parlement du Cap. En 1882, il était nommé à Barkley, petite ville un peu au nord de Kimberley. Sa grande valeur fut à ce moment reconnue par un bon juge : le général Gordon. Peu après, il allait au Soudan et demandait au jeune député de suivre sa fortune, mais Rhodes ne pouvait ni ne voulait renoncer à sa grande idée. Ce fut pendant ces mois de rapports avec le héros de Khartoum, que celui-ci raconta à Cecil Rhodes l'offre que lui fit l'empereur de la Chine, d'une chambre pleine d'or, après la défaite des Tai-Pings rebelles.

— Que fites-vous ? demanda Cecil Rhodes.

— Je refusai, naturellement, répliqua Gordon.

— J'aurais accepté, dit Rhodes, et, avec celle-là, autant d'autres chambres qu'on aurait voulu. Il est inutile que nous ayons de grandes idées, si nous n'avons pas d'argent pour les réaliser.

La différence de ces deux hommes se révèle en ces quelques mots. L'un était le héros poète à l'âme inhabile aux compromissions pratiques, mais avilissantes ; il est mort en martyr, honteusement abandonné ; l'autre, plus rompu aux exigences de la vie, est milliardaire et quasi-empereur, après avoir donné son nom à un royaume plus étendu que l'Allemagne, et reçu comme surnom celui du plus grand homme des temps modernes, ce qui est peut-être un honneur exagéré.

Envoyé dans le pays des Basutos pour négocier la paix, Gordon fut accompagné par Cecil Rhodes, qui, de son côté, allait offrir des compensations aux indigènes fidèles ruinés par la guerre. Ces deux fortes volontés, dont l'une pouvait se montrer un peu autoritaire après son héroïque carrière et l'autre s'appuyait sur des succès exceptionnels à un âge encore si peu avancé, ne vécurent pas toujours en parfaite harmonie.

Gordon, plus âgé, critiqua plus d'une fois les opinions très indépendantes de Rhodes: " Vous me contredisez sans cesse, lui disait-il; je n'ai jamais rencontré un homme aussi absolu et obstiné dans ses idées; vous croyez toujours avoir raison, et que les autres, sans exception, ont toujours tort. Vous êtes de ces gens qui n'approuvent jamais rien de ce qu'ils n'ont pas préparé eux-mêmes." Cecil Rhodes répondit un jour à ces discours un peu rudes par une petite méchanceté qui n'eut d'autre effet que de mettre en relief la beauté morale de Gordon.

Les Basutos l'admiraient, le considéraient pendant les négociations comme l'homme important et le lui témoignaient.

" Savez-vous, lui dit un jour Cecil Rhodes, que, selon moi, vous agissez fort mal. Vous laissez ces Basutos commettre une grande erreur; ils vous prennent pour l'homme important, ne consultent que vous et ne font pas la moindre attention à Sauer (alors ministre des affaires intérieures au Cap), tandis que c'est lui l'homme important ici et vous n'êtes qu'employé par lui; vous devriez expliquer à ces Basutos qu'il est quelqu'un et que vous n'êtes personne."

Gordon prit cette mauvaise plaisanterie au sérieux et, dès la première réunion qui suivit, s'avança vers les chefs Basutos et, leur désignant Sauer, leur dit: " Vous vous trompez en me prenant pour le grand homme ici; le grand homme des blancs, le voici; je ne suis que son serviteur, son chien, rien de plus." Et quand la réunion eut pris fin, il dit à Rhodes: " Je l'ai fait parce que c'était mon devoir "; mais, ajouta-t-il tout bas: " Ça été dur, très dur."

Espérons que M. Rhodes comprit où était la vraie grandeur à cet instant. La belle âme de Gordon ne lui garda pas rancune, car de nouveau il insista pour le fixer auprès de lui.

" Il y a très peu d'hommes à qui je ferais cette offre, lui assura-t-il, mais, bien entendu, vous n'en ferez qu'à votre tête." En effet, Cecil Rhodes répéta son refus; il devait penser que cette étoile de première grandeur éclipserait la sienne. Et puis,

très sincèrement, il se considérait comme un missionnaire inspiré pour la plus grande puissance de sa race.

A peine entré dans la vie politique, Rhodes s'aperçut qu'il ne devait compter que sur lui-même et nullement sur le gouvernement du Cap ou sur celui de la Métropole pour réaliser ses grands projets. L'impérialisme, tel qu'on le voit aujourd'hui, n'était pas né.

Le parti libéral qui occupait alors le ministère à Londres, avec M. Gladstone pour chef, ne se souciait nullement d'expansion territoriale, et pas plus lui que le ministère du Cap ne se souciait de charger son budget de nouvelles dépenses administratives.

Un chef du Crikwaland, menacé par les Boërs, offrait de céder un immense territoire, la moitié du Bechuanaland, à des conditions dérisoires. M. Rhodes traita avec lui et offrit ce beau morceau à la colonie du Cap qui le refusa, puis au *Colonial office*, à Londres, qui ne l'accepta pas davantage.

Sur ces entrefaites, le président Krüger, qui voyait tout aussi bien que Cecil Rhodes l'importance des territoires situés au nord et à l'est du Transvaal, s'empara du Zoulouland. Il n'avait pas vingt francs dans la caisse publique, mais son audace égalait sa pauvreté. L'Angleterre avait reconnu l'indépendance du Transvaal deux ans auparavant (1882); il voulait poursuivre ses avantages et assurer à son pays des portes de sortie. C'était pour lui une question vitale et l'on ne sait si l'on doit rire ou se fâcher quand on entend les Anglais traiter les tentatives de l'habile président " d'expéditions de flibustier ", quand eux, sans aucune autre raison que leur ambition et leur avidité insatiable, convoitaient les mêmes terres.

Cecil Rhodes, nommé député-commissaire britannique dans le Bechuanaland, se heurta aux efforts du président Krüger et les déjoua. " C'est la clef de l'Afrique australe ", lui dit un vieux Boër qui discutait avec lui. Cette clef il la voulait pour l'Angleterre; il la prit et la garda malgré sir Hercules Robinson, gouverneur de la colonie du Cap, homme d'humeur pacifique que toutes ces ambitions troublaient et ennuyaient.

M. Rhodes daignait permettre aux Boërs de conserver leurs fermes, mais à l'ombre du drapeau britannique, et s'étonnait que le Transvaal enfermé, étouffé, prisonnier chez lui, ne fût pas content. Il faisait dire par ses créatures bien payées que les Hollandais du Cap s'étonnaient de sa générosité envers leurs cousins les Boërs et trouvaient " que cet Anglais avait un cœur d'Afrikander ".

M. Rhodes était trop clairvoyant pour ne pas se préoccuper de la question de race qui divisait et divise plus que jamais aujourd'hui, la population de la colonie du Cap en deux parties bien distinctes et hostiles. Il se rendait compte des sympathies que l'élément hollandais au Cap conservait pour les Boërs du Transvaal et de l'État libre d'Orange. Il affectait donc de grands égards en paroles pour ces parents éloignés, un peu frustes, mais toujours aimés, et s'efforçait de faire croire que ses actes répondaient à ses paroles. Il voulait l'union des races blanches, qui fait leur grande force contre les races indigènes.

Nommé d'abord trésorier général, puis premier ministre en 1889, il sentit qu'il ne pourrait gouverner... et régner, qu'avec l'appui du parti hollandais. Une puissante association appelée " l'Afrikander Bond " s'était formée pour défendre les intérêts de la colonie contre un esprit impérialiste qui commençait à devenir inquiétant. Mais M. Rhodes est, dit-on, un enjôleur presque irrésistible (quoique ses portraits ne nous montrent pas un visage bien séduisant), et puis il était premier ministre et très riche, ce qui lui donnait des moyens de séduction de natures diverses et enfin il venait de fonder la " Chartered Company de l'Afrique australe ", ce qui ajoutait encore énormément à son prestige; bref il sut gagner les chefs du Bond, faire même entrer certains d'entre eux dans son ministère et désarmer les méfiances de leur grand conseiller, M. Hofmeyr. Les Hollandais du Cap ne comprirent que plus tard la faute qu'ils avaient commise en soutenant M. Rhodes.

Donc, avant trente ans, cet étonnant poitrinaire avait acquis la puissance financière, l'influence politique et battu le pré-

sident Krüger, aussi clairvoyant, mais plus faible que lui, dans le Bechuanaland, le Machonaland et le Matabeland. Il pouvait désormais achever son œuvre de conquête au nord du Zambèze, si toutefois M. Rhodes peut cesser de prendre tant qu'il y aura une proie à saisir pour son empire bien-aimé.

III

Lorsque Cecil Rhodes s'était heurté à l'indifférence et à la parcimonie des deux gouvernements de Londres et du Cap, il ne s'était pas découragé pour si peu. On lui refusait les moyens d'agir, de doter l'Angleterre d'un nouvel empire, d'enrichir le peuple choisi de Dieu; il se sentait assez fort pour créer ces moyens, assez intelligent et assez éloquent pour entraîner les gouvernés à défaut des gouvernants et assez riche pour acheter tous ceux qui voudraient se vendre; il en trouva beaucoup et de la première qualité. Ce fut bien mieux fait que le Panama et sans criaileries, ou si peu! On y mit le prix, et le " Vous m'en direz tant! " de la pauvre Marie-Antoinette qui plaisantait, fut répété très sérieusement par maints grands et très grands personnages. En fait de corruption vénale, les Anglais ont toujours fait grand, ce qui ne les empêche pas de lever les yeux au ciel en anathématisant celle des autres peuples. Ils la jugent sans doute trop mesquine!

Les compagnies à chartes avaient fondé en grande partie la puissance coloniale de l'Angleterre; l'une d'elles lui avait donné l'empire des Indes; pourquoi une autre ne lui donnerait-elle pas l'Afrique australe?

M. Rhodes partit pour Londres en 1889, mit en œuvre tous ses arguments de persuasion et revint au Cap avec la charte signée de la " British South Africa Company ". L'initiative et l'entreprise individuelles allaient accomplir ce que les gouvernements avaient refusé d'entreprendre. On avait prudemment évité de marquer des frontières au domaine de la Compagnie; elle le ferait aussi vaste qu'elle pourrait et déjà MM. Rhodes et Rudd s'étaient entendus avec la Compagnie des Grands Lacs, dont les affaires périllicitaient. La Chartered est aujourd'hui

sur la rive du Tanganyika et du Nyanza. C'est ce qu'on appelle la Rhodésie du Nord. Peindre en rouge la plus grande étendue possible de territoire du Cap au Caire et relier les deux points d'abord par le télégraphe (ce qui est fait en grande partie) et ensuite par chemin de fer, ce qui est déjà en bonne voie, telle a été la tâche immense entreprise par le Napoléon du Cap.

Le temps est de l'argent et de l'argent qu'on ne remplace pas une fois perdu, aussi M. Rhodes n'en perdit-il pas un jour. Le fameux docteur Jameson entra en scène, le célèbre voyageur Selous aida de son savoir et de son expérience; on pénétra dans la vaste région des Matabélés où régnait Lobengula, par la force armée de la police montée, créée avec une rapidité magique, et par la pioche des pionniers qui éventraient la brousse pour tracer des routes. Malgré la très habile administration de Jameson, les fonds baissaient. La guerre éclata entre les Matabélés et la Compagnie. Cecil Rhodes, qui avait déjà fait d'énormes sacrifices pour des chemins de fer et le télégraphe transcontinental, n'hésita pas à ouvrir encore sa bourse afin de subvenir aux dépenses de la campagne contre les Matabélés. C'est une belle et brave race; elle voulait garder sa terre natale et vivre, mais qui donc a le droit de vivre quand l'Angleterre a besoin qu'on meure? Si nombreux que fussent les guerriers de Lobengula, que pouvaient leurs sagaies contre les fusils perfectionnés et les mitrailleuses des 2,000 Anglais volontaires et soldats de la police coloniale? Leurs corps noirs jonchèrent le sol comme plus tard les burnous blancs des Mahdistes et cela s'appela un nouveau triomphe de la civilisation. Le vrai Napoléon combattait à armes plus égales! On n'a pas même le droit d'invoquer contre les indigènes d'Afrique, le manque d'intelligence, car beaucoup de ces races hottentotes, Zoulous et autres, en ont beaucoup, mais il est plus expéditif de tuer que de civiliser. La guerre terminée, les volontaires devinrent fermiers et mineurs dans cette région où tout abonde. La Chartered avait conquis; elle allait développer les immenses ressources de sa conquête et donner un nouvel ex-

emple du génie colonisateur des Anglo-Saxons. Il est vrai qu'au lieu de se dépenser en méprisables intrigues politiques et de faire servir ses incessantes annexions à créer des amis aux éphémères puissants du jour, sans se préoccuper un instant des intérêts de son pays, l'Anglais a un double but qu'il poursuit avec ténacité, logique et audace : s'enrichir et travailler à la grandeur britannique. Il a la foi, une foi invincible en lui-même et en sa patrie, et il n'est pas de force égale à celle-là.

Les progrès de la Rhodesia (on avait spontanément donné à la conquête le nom du conquérant) furent extraordinairement rapides, malgré des luttes sanglantes. Buluwayo, la capitale du roi Lobengula, devint celle de la nouvelle annexion, d'autres villes s'élevèrent comme par enchantement et furent pourvues immédiatement de toutes les ressources de la civilisation, car, dès 1897, le chemin de fer du Cap aboutissait à Buluwayo.

Cette voie ferrée gagna de nombreux partisans à Cecil Rhodes, car Hollandais et Anglais étaient également intéressés au développement du commerce, et par le chemin de fer ils échappaient aux tarifs prohibitifs du Transvaal.

Aussi le comte Grey, félicitant les troupes des Afrikaners après la guerre contre les Matabélés, disait-il d'une voix émue : " Il est vraiment bien satisfaisant de pouvoir constater, dans cette partie du monde, une sympathie complète entre les Hollandais et les Anglais." La guerre d'aujourd'hui doit lui faire éprouver une amère déception.

Mais à l'époque où les admirateurs enthousiastes de Cecil Rhodes chantaient en strophes héroïques la *Pax Britannica* établie par lui au centre de l'Afrique, comme autrefois la *Pax Romana* par Rome au centre de l'Europe barbare, les vertus de la Chartered étaient opposées victorieusement aux iniquités du président Krüger qui monopolisait le charbon et la dynamite, et refusait le cadeau de 100,000 étrangers mineurs ou uitlanders, qui auraient submergé les 80,000 Boërs.

Cecil Rhodes avait peint en rouge 750,000 milles carrés de la

terre africaine, la plus fertile, la plus salubre, possédant une région minière longue de 400 milles et variant en largeur de 10 à 30 milles ; il avait tiré de son immense bourse toutes les sommes nécessaires au début, subventionné un grand nombre d'entreprises, organisé des forces suffisantes pour assurer l'ordre et supprimer les *raids* d'esclaves, promulgué une loi qui défendait sous peine de châtement sévère, la vente des spiritueux aux indigènes ; comment n'aurait-on pas chanté ses louanges sur tous les tons commerciaux et bibliques ?

Il est vrai que tout cela avait coûté très cher, et qu'on ne recevait pas de dividendes, mais si la carte était peinte en rouge, l'avenir était couleur d'or, et les 35,000 actionnaires de la Chartered, outre qu'ils étaient décidés à attendre, ne voulaient rien refuser au Napoléon du Cap ; il venait, parlait et vainquait.

Au milieu de ses gigantesques opérations financières, M. Rhodes, premier ministre, trouvait le temps d'entrer dans tous les détails de son administration, de venir en France étudier les méthodes employées contre le phylloxera, d'aller à Constantinople se faire délivrer un firman l'autorisant à acheter les plus beaux spécimens de la race d'Angora, et jamais il ne se reposait, car chez lui l'imagination est aussi fertile que l'audace et l'énergie sont infatigables.

IV

Une des grandes idées de Cecil Rhodes, c'est la fédération ultérieure de l'Afrique du Sud, et c'est ici qu'apparaît son américanisme. Ses partisans affirment qu'il est parfaitement juste et libéral, et voudrait sauvegarder la liberté de l'individu aussi bien que les intérêts de la communauté. Or, selon lui, ce but ne saurait être atteint que par la fédération.

En 1894, dans un discours prononcé au Cap, il préconisait une union de commerce, de tarifs, de chemins de fer, de monnaies, d'appel légal, " tous ces principes, disait-il, qui existent aux États-Unis, sans préjudice des assemblées locales de chaque État ".

Et il avait soin d'ajouter : " avec toute l'affection que j'ai pour le drapeau sous lequel je suis né et que je représente ici aujourd'hui, je sais comprendre le sentiment d'un républicain qui a créé son indépendance et la met au-dessus de tout, mais pourquoi cela l'empêcherait-il d'agir avec nous d'après certains principes généraux ? "

" Parce que je sais très bien, répond le président Krüger par ses actes, sinon en paroles, que votre idée de derrière la tête est d'imposer un jour le drapeau britannique à votre fédération, et vous le savez encore mieux que moi. "

Krüger et le Transvaal sont donc le premier obstacle à la réalisation du rêve rhodésien, et il n'est pas bon de s'opposer à ce que veut Cecil Rhodes.

Jusqu'à une époque très récente, un second obstacle venait de la prudence, disent les uns, de la pusillanimité et de l'apathie du gouvernement anglais, prétendent les autres.

Enfin, il en est un troisième qui aurait pu devenir formidable si l'on n'avait perdu trop de temps. Dès 1875, on signalait à l'empereur d'Allemagne et au prince de Bismarck l'énorme valeur des territoires situés au centre de l'Afrique australe, et la conquête que l'on proposait à Guillaume Ier comprenait, sans le moindre scrupule, celle du Transvaal. On attendit et l'Angleterre agit; mais, sans Guillaume II, bien que le plus gros morceau eût été pris par Cecil Rhodes, il restait encore une belle proie à saisir. L'Allemagne s'y décida; ce fut un voisinage désagréable à l'Angleterre, et dès lors les Allemands devinrent des conspirateurs contre les intérêts *légitimes* d'Albion; des ambitieux perfides comme les Boërs étaient des fibustiers et le Portugal dépouillé ou menacé, un allié fidèle. Le vocabulaire des Anglais est vraiment amusant à étudier; selon qu'il s'agit d'eux ou de leurs rivaux, les mots sont appliqués aux choses et aux gens de façon tout à fait différente et inattendue. C'est ainsi que l'*insatiable ambition* du Germain, aidée par l'incapacité du gouvernement impérial, s'empara de territoires quatre fois grands comme le Royaume-Uni, *héritage légitime* (toujours) de l'empire britannique.

Il y a de ces trouvailles en nombre illimité dans tous les écrits et discours des historiens et hommes politiques de nos voisins. Enfin, Chamberlain est venu et le Colonial Office a compris son devoir; la conjonction de ces deux grandes étoiles a versé des flots de lumière sur l'intelligence impériale.

Nous n'avons pas à faire l'historique de la lutte sourde d'abord, ouverte ensuite, des Uitlanders contre le gouvernement du Transvaal, de Johannesburg contre Pretoria, et de la violence prématurée du docteur Jameson; nous nous bornerons à établir que si sa piraterie avortée rencontra une si scandaleuse indulgence chez les juges anglais, il le dut à la crainte et à la rancune inspirées par l'empereur Guillaume et les Allemands. Le télégramme de l'empereur au président Krüger sauva Jameson. Mais rien ne put empêcher qu'à partir de ce moment les Hollandais du Cap ne retirassent leur bienveillance à Cecil Rhodes et ne rendissent toutes leurs sympathies à leurs cousins des républiques libres. M. Hofmeyr, le chef de l'Afrikaner Bond, dicta aussitôt à sir Hercules Robinson, haut commissaire de la reine au Cap, une proclamation qui désavouait Jameson et défendait aux sujets de Sa Majesté, à Johannesburg, de le soutenir d'aucune manière.

Quant à Cecil Rhodes, pour la première fois de sa vie, il fut atterré. " Le docteur nous a ruinés tous ", dit-il. Son expérience de la vie et des hommes ne pouvait lui laisser beaucoup d'illusions sur le nombre d'envieux, et par conséquent d'ennemis que suscitent la puissance et la richesse; il savait qu'il trouverait dans l'adversité autant de mains pour lui jeter la pierre, qu'il en avait trouvé pour le couvrir de fleurs pendant les jours heureux; et, en effet, on ne ménagea ni lui ni la Chartered, dont il avait voulu, dit-on, restaurer les finances peu prospères par les moyens les moins avouables. Il donna sa démission, se rendit à Londres, refusa de charger Jameson pour se disculper et assumait courageusement toutes les responsabilités, mais, suivant l'exemple de M. Chamberlain, qu'on accusait aussi, et non sans cause, de complicité dans l'expédition

Jameson, il refusa de s'expliquer jusqu'à ce que l'affaire vint devant le Parlement, et s'en retourna en Rhodesia pour se consacrer au développement de cette province. L'animosité contre lui était trop violente au Cap pour qu'il pût se mêler alors à la vie politique. Non qu'il désespérât de l'avenir, car on sait qu'il prononça ces paroles : " Ma vie politique ne fait que commencer." Il offrit sa démission de directeur de la Chartered, qui fut acceptée, mais il resta l'âme de l'affaire, de même qu'il conserva la suprématie dans son royaume de Rhodesia, heureux de diriger la rapide croissance de cette jeune civilisation, rêvant pour l'avenir une prospérité agricole autrement précieuse et durable que la richesse minière. Un réveil terrible l'attendait et allait lui fournir l'occasion de montrer qu'en lui l'homme d'action égalait l'homme de pensée.

V

Cecil Rhodes était rentré en Rhodesia au mois de février 1896. En mars, la peste bovine fondait sur le pays, et la superstition indigène, jointe à la haine des blancs, faisait éclater une rébellion terrible chez les Matabélés, et, cette fois, ils avaient des fusils. Ce fut une vraie guerre de sauvages, avec ses massacres de colons isolés, de femmes et d'enfants. Les moyens de défense étaient illusoire. A grand'peine on réunit mille hommes ; ils firent des prodiges de valeur, et Cecil Rhodes risqua vingt fois sa vie ; mais il en aurait fallu 5,000 et 5 millions sterling pour subvenir aux dépenses. C'eût été la ruine de la Chartered. On dut prendre les quartiers d'hiver à Buluwayo, après avoir repoussé, mais non soumis les rebelles, et attendre des renforts.

Alors Cecil Rhodes conçut la pensée, que l'on pouvait qualifier de folle, d'aller trouver les chefs des Matabélés et de tenter de leur faire accepter des propositions de paix ; à grand'peine, il obtint l'autorisation du général Carrington et partit avec un interprète aimé des noirs, un médecin-major et un capitaine agissant comme correspondant. Il établit son camp à portée des armes de l'ennemi pour lui inspirer confiance. On

vint à lui, on lui offrit de prendre part à un grand palabre et, au vif étonnement des envoyés, il accepta. Ses compagnons portaient des revolvers et lui une badine. Après avoir suivi une gorge étroite à travers des éboulements de granit, on déboucha dans une sorte de cirque pyrénéen où les Matabélés étaient en foule, et tous armés. Ils tenaient "le Roi des blancs" en leur pouvoir, qu'allaient-ils faire de lui?

Cecil Rhodes et ses compagnons descendirent de cheval, et, tout à coup, un drapeau blanc fut hissé. Tous les chefs, étaient présents: "Exposez vos griefs à Rhodes votre père, dit l'interprète. Il est venu au milieu de vous désarmé, avec la paix dans son cœur". Lorsqu'ils eurent parlé longtemps (l'entrevue dura quatre mortelles heures), Rhodes dit: "Tout cela est le passé, parlons de l'avenir. Est-ce la paix? Est-ce la guerre?" Un des chefs jeta deux bâtons à ses pieds en disant: "Voilà mon fusil, voilà ma sagaie", et tous les autres chefs acquiescèrent.

Alors M. Rhodes expliqua la situation: la peste avait tué tout le bétail; la saison des semailles et des pluies approchait. Si ce n'était pas la paix, ce serait la famine. "Je resterai au milieu de vous, sur cette terre, et vous viendrez à moi quand vous aurez à vous plaindre". On applaudit et un chef répondit: "C'est bien, mon père; vous vous êtes fié à nous et nous avons parlé. Nous sommes tous ici aujourd'hui et notre voix est la voix de la nation. Nous sommes les bouches et les oreilles du peuple. Nous vous répondons par un mot: La paix. La guerre est finie. Votre route est sans danger. Prenez-la. Nous ne manquons pas à notre parole. Nous avons dit".

Les blancs remontèrent à cheval; les noirs, la main droite levée, crièrent: "Adieu, père et roi"; et les Européens s'éloignèrent lentement. La Chartered était sauvée, la Rhodesia délivrée.

On ne peut nier la grandeur d'une telle scène, une scène, disait Cecil Rhodes lui-même, qui fait sentir que la vie vaut la

peine d'être vécue. En même temps elle donne une haute idée du courage, du tact et de l'autorité morale de l'homme.

M. Rhodes resta presque deux mois dans son petit campement ; les indigènes prirent l'habitude d'y venir pour le consulter sur toutes choses, lui conter leurs plaintes et leurs projets pour l'avenir ; ils lui amenèrent leurs femmes, et quand il repartit pour Buluwayo, ils le considéraient comme leur ami, leur père, leur chef. Cet homme, haut de 6 pieds, robuste, au visage massif et autoritaire, est pour eux le grand pacificateur ; ils savent et n'oublient pas que le haut commissaire voulait leurs têtes et que Cecil Rhodes trouva plus habile de les leur conserver. Ils l'appellent, dans leur langage imagé, " le taureau qui sépare les taureaux combattants ".

M. Rhodes donna bientôt une nouvelle preuve de son audace et de son habileté. Rappelé en Angleterre pour le procès Jameson, il eut à choisir sa route pour retourner en Rhodesia ; ses amis lui conseillaient d'éviter celle du Cap où l'animosité des Hollandais lui préparait sans doute une réception peu agréable. Ce fut cependant celle qu'il préféra. Résolu à rentrer dans la vie publique, il voulut savoir à quoi s'en tenir et tenter de briser les résistances ; il savait qu'il serait soutenu par les colons anglais. Il prit donc, selon son habitude, le taureau par les cornes et n'eut pas à s'en repentir. Si l'accueil des Afrikanders ne fut pas aussi chaud que celui des Anglais, il fut bien meilleur qu'on n'eût osé l'espérer. M. Rhodes n'a pas une éloquence aussi copieuse et fleurie que celle d'un Gladstone, mais il va droit au but, énergique et sûr de lui ; la force et l'audace de son caractère passent dans sa parole, sans lui faire négliger une adresse qui joue habilement des intérêts communs et de l'union des races pour la grandeur de tous. On se sent en présence d'une force naturelle qui impose et l'on oublie facilement les moyens souvent contraires à la stricte moralité pour ne voir que le but. Or le but est splendide et flatte tous les appétits, toutes les ambitions, toutes les avidités de la race anglo-saxonne. Elle prend, elle prend toujours et veut

toujours davantage sans jamais reculer devant une injustice ou une spoliation. Elle n'est pas beaucoup plus sensible que le char de Jaggernat ; elle passe, et quand elle a écrasé ce qui la gênait, elle daigne se montrer bonne princesse envers ce qui reste, car elle en a besoin pour peupler et exploiter sa conquête ou pour assurer sa sécurité.

Les partisans de M. Rhodes lui prêtent bénévolement les sentiments les plus amicaux pour les Boërs, voire même pour les indigènes, et leur affirment qu'ils seraient parfaitement heureux s'ils voulaient seulement cesser d'être des hommes indépendants et devenir sa chose. Ils refusent de comprendre la gloire et d'apprécier le bonheur d'appartenir à la race supérieure, de coopérer à son œuvre incomparable, de jeter leur identité dans le creuset de sa puissance universelle, pour devenir une parcelle du colosse devant lequel le monde doit s'incliner ; enfin de mettre au-dessus de tout, le privilège d'être sujet Britannique.

Cet autocrate réaliste s'exaspère devant les sentimentalités de clocher et, quoi qu'il puisse prétendre, à propos de son respect pour le drapeau de chacun, il n'en connaît qu'un dont les plis soient dignes de l'amour et du culte des hommes. En cela il est sincère et sa foi profonde en la grandeur de sa race, comme en la justesse de ses vues et la légitimité de ses entreprises, est le secret de son ascendant, de sa puissance, de ses succès. Il a eu l'heureuse chance de rencontrer un ministre des colonies moins désintéressé (car Cecil Rhodes est désintéressé dans son insatiable ambition pour l'empire), mais aussi avide, aussi ardent, aussi peu scrupuleux que lui et plus insolent dans son impérialisme sans frein ni conscience. Et ces deux hommes ont versé l'ivresse aux Anglo-Saxons jusqu'à leur faire perdre toute mesure, toute notion du juste et de l'injuste. Ils ont achevé de tuer l'esprit chevaleresque, ils ont adopté avec enthousiasme le code bismarckien et si gorgés d'or qu'ils soient, c'est à l'âge de fer qu'ils ramènent le monde. Le beau génie greco-latin qu'ils affectent de dédaigner et au-

quel ils doivent toute la poésie de leur histoire et de leur littérature, sommeille et se laisse éclipser. D'où surgira la Némésis qui le vengera? Si elle ne devait pas venir, si le génie anglo-saxon devait seul régir le monde dit civilisé, dure et morose serait la destinée future de l'humanité.

Quant à Cecil Rhodes qui aura tant contribué à étendre cette domination, peut-être conservera-t-il une belle page dans l'histoire de son pays, mais dans celle de l'humanité il prendra place parmi les grands zéloteurs de la force brutale et de l'injustice. Après avoir proclamé son horreur de la vénalité, son amour de la paix, son dévouement à la cause de l'union des races, il aura contribué plus qu'homme au monde, à répandre la corruption, à établir le règne de l'or; il aura causé, en s'associant à la politique tortueuse de M. Chamberlain, la guerre que l'Irlandais Michel Davitt a appelée "l'acte le plus odieux du dix-neuvième siècle", lui qui est d'un pays où l'on connaît tous les abus de la force; enfin, Cecil Rhodes aura travaillé efficacement à désumir plus profondément que jamais les races blanches de l'Afrique du Sud. Est-ce très prudent en présence d'une nombreuse population de noirs? L'avenir le dira.

Peut-être, au début, valait-il mieux, moralement parlant, que ce qu'il est devenu, mais une fois possédé par le démon de l'agrandissement britannique, il a cessé de s'appartenir, il a obéi à l'idée fixe. Sans aimer la richesse pour elle-même, il a ruiné, autour de lui, tous les petits capitalistes qui faisaient obstacle à son vaste plan d'amalgamation; sans être égoïste, il a tout sacrifié à ses idées. Sans être cruel, il a fait verser des flots de sang; sans être fourbe, il a sans scrupule acquiescé à toutes les fourberies de M. Chamberlain, et aujourd'hui il assiste impassible à l'écrasement inique d'un petit peuple qui peut n'être pas composé d'anges, mais qui a le droit de vivre.

Et l'Angleterre, fascinée par la perspective de la toute-puissance et par l'ambition moins noble de la richesse, dépense sans compter son or et le sang de ses fils pour la cause la plus inique.

L'Irlande et les Indes doivent pourtant lui avoir appris que

les luttes de races se perpétuent malgré les canons perfectionnés et les balles meurtrières. Elle doit savoir aussi qu'elle n'a pas le don de se faire aimer (elle en tire presque vanité), et après avoir été si longtemps fière de ne posséder qu'une si petite armée permanente et d'échapper au fléau de la conscription, elle sera peut-être contrainte d'imiter les autres puissances continentales pour sauvegarder ses territoires peints en rouge.

Sera-t-elle alors aussi fanatique du pinceau de Cecil Rhodes?

Marie Dronsart.

CHAMBERLAIN

Sur la scène si rapidement changeante du monde politique, il y a toujours un grand premier rôle, dont les faits et gestes semblent plus particulièrement diriger l'action, et par là intéressent spécialement les spectateurs. M. Chamberlain, le secrétaire colonial de Sa Gracieuse Majesté la reine Victoria, accapare ainsi depuis quelques mois l'attention du public. Presque ignoré, il y a peu de temps encore, en dehors du monde politique anglais, sa politique belliqueuse l'a poussé tout d'un coup au premier rang, et fait de lui l'homme du jour, dont la presse propage le nom et dont les caricaturistes rendent populaires les traits. A l'Europe étonnée, il est apparu brusquement comme le champion de ce rêve orgueilleux d'Impérialisme qui hante depuis quelque temps nos voisins, ambitieux de prouver au monde une fois pour toutes la supériorité de la race anglo-saxonne, et de faire taire les désirs de rivalité dont la réussite pourrait mettre en danger sa suprématie.

M. Chamberlain a-t-il l'envergure nécessaire pour soutenir ce rôle? Est-il vraiment un homme d'Etat? A-t-il quelque raison d'espérer pouvoir occuper un jour la place qu'ont illustrée les Pitt, Disraéli, Gladstone, et succéder à lord Salisbury? Ou n'est-il qu'un politicien brouillon, arrivé à force d'audace et d'intrigues et grâce à un concours heureux de circonstances, et

destiné à disparaître aussi soudainement qu'il est apparu ? Seule, la connaissance de sa carrière politique peut permettre de se faire une opinion à ce sujet. Une très intéressante étude, d'une lecture agréable et rapide, remarquable par la sûreté de la documentation et par son caractère d'impartialité, vient tout récemment de présenter aux lecteurs français cette carrière. C'est cette étude que nous prenons pour guide dans l'esquisse que nous allons tracer de l'homme à l'appel de qui a répondu par deux fois dans ces derniers temps, avec une unanimité presque générale, à l'occasion de l'incident de Fachoda, si amer et inoubliable pour la France, puis de la guerre du Transvaal, la population britannique de la métropole et des colonies.

I

M. Chamberlain est ce que ses compatriotes appellent un *self-made man*. Il s'est fait lui-même ; il n'a pas eu l'avantage de cette éducation aristocratique qu'ont reçue jusqu'à présent ces hommes d'Etat illustres auxquels il aspire à succéder. A seize ans, il quittait l'école pour entrer dans la vie active, et s'il a reçu les honneurs académiques, ce n'a été qu'à l'automne de sa vie. Ils n'ont pas été pour lui le gage d'un brillant avenir, mais bien la consécration d'une carrière déjà longue, et le témoignage d'une popularité qui semblait avoir atteint son apogée, et qui s'est encore accrue depuis. C'est en 1897, l'année même du jubilé de diamant de la reine, que les étudiants de l'université de Glasgow élisaient pour lord-recteur le très honorable Joseph Chamberlain, membre du conseil privé.

Quoique né à Londres, — et la date de sa naissance remonte à 1836, le turbulent *Joe* a dépassé, on le voit, depuis quelques années déjà, la soixantaine, — M. Chamberlain n'est pas, à la vérité, un Londonien. Sa vraie patrie, c'est Birmingham, où il se rendait dès 1854 ; où, en vingt ans, il a réalisé une fortune considérable, et qui est devenue pour lui la forteresse inexpugnable d'où il a défié toutes les attaques, et où il a pu organiser avec sécurité les forces électorales qui lui ont assuré la victoire.

Maire de Birmingham de 1873 à 1876, il se fit remarquer par

son allure radicale et ses discours avancés, et aussi, il est juste de la reconnaître, par son habile gestion. En trois ans, il avait fait exécuter ou entrepris tout un ensemble de travaux devant lesquels ses prédécesseurs avaient hésité pendant de longues années; et, à son départ, il laissait la ville assainie et embellie, sans que ses finances aient eu à en souffrir.

En 1876, la ville de Birmingham choisissait son maire pour la représenter au Parlement de Westminster. Pendant quelques années, M. Chamberlain ne fit guère parler de lui. Il étudiait le terrain nouveau sur lequel il lui fallait désormais évoluer, et il cherchait les moyens d'avoir une fortune politique aussi rapide et aussi complète que l'avait été sa fortune commerciale. Il avait pris place aux côtés des radicaux, et, aux élections générales de 1880, il combattit vigoureusement avec le parti libéral. Pour reconnaître ses services, M. Gladstone, que le pays venait de rappeler au pouvoir, le nomma ministre du commerce et membre du cabinet.

Pendant cinq ans, M. Chamberlain conserva ces fonctions et réussit habilement, malgré l'encombrement de la session, à faire voter quelques mesures importantes. Son radicalisme, qui semblait assoupi, se réveilla au moment de la grande campagne électorale de 1885. La réforme de 1884 venait d'étendre aux travailleurs agricoles le droit de vote que la loi de 1867 avait accordé à la presque totalité des ouvriers des villes, et il s'agissait de conquérir au parti libéral les voix des nouveaux électeurs. A l'adoption de la loi de 1884, M. Chamberlain avait d'ailleurs fortement contribué, et il n'avait pas craint de menacer de la colère populaire la Chambre des lords, qui se montrait trop lente, à son gré, à accepter la réforme demandée.

Quand la lutte électorale s'engagea, le député radical de Birmingham, sans souci de ce que pouvaient penser son chef et ses alliés les libéraux, se lança des premiers dans l'arène, et se fit le défenseur d'un programme de réformes sociales agraires et ouvrières dont la réalisation eût été une révolution véritable, et dont l'ampleur ne fut pas sans embarrasser un grand nombre de ses amis.

“ L'Évangile de l'humanité politique ” que M. Chamberlain prêcha alors avec une si grande ardeur, et dont il se déclare toujours, mais avec moins de fracas et moins d'empressement, l'apôtre convaincu, avait pour base fondamentale la réforme agraire. Ne mettant son espoir, pour mettre fin à l'émigration incessante des ruraux vers les villes, que dans la reconstitution de la petite propriété foncière, presque disparue en Angleterre depuis la fin du siècle dernier, il voulait que l'on dotât les autorités locales de pouvoirs spéciaux à ce sujet : droit d'expropriation, droit de faire des avances aux ouvriers agricoles pour leur faciliter l'accès de la propriété. A cette réforme, se joignait la demande de la limitation légale de la journée de travail, au moins dans la grande industrie ; la constitution par l'État de pensions de retraite aux pauvres méritants, et la réforme fiscale, en prenant pour base l'égalité de sacrifice et en adoptant comme moyen l'impôt progressif.

M. Gladstone avait refusé tout d'abord de s'associer aux revendications de son lieutenant. Il dut reconnaître cependant que le programme “ non autorisé ” de M. Chamberlain avait été pour beaucoup dans la victoire remportée par les libéraux, et lorsque, le 1er février 1886, il reprit le pouvoir qu'il avait abandonné au mois de juin précédent, il lui donna de nouveau une place dans son ministère.

II

Le rôle important joué par M. Chamberlain pendant les élections générales de 1885 le faisait déjà considérer par beaucoup comme le futur *leader* du parti libéral, le successeur probable de M. Gladstone. La question irlandaise vint détruire les espérances que l'ambitieux député avait pu former à ce sujet.

Aux maux de l'Irlande si souvent décrits, l'Angleterre n'a jamais apporté que des palliatifs inefficaces ; jamais elle ne s'est résignée à recourir au remède violent, seul capable peut-être de les guérir : le don du gouvernement autonome à l'Ile-Sœur, la triste et pauvre Erin.

En 1882, M. Gladstone avait fait adopter une loi agraire qui.

malgré son caractère radical, ne réalisa pas les espérances que son auteur avait fondées sur elle. M. Chamberlain était alors moins hésitant que son chef, et il semble bien qu'à cette époque il ait ambitionné la gloire de résoudre cette question. En relations avec Parnell, il proposa à celui-ci la création d'un Conseil national irlandais dont les multiples attributions ne différeraient guère de celles que M. Gladstone allait proposer peu de temps après d'accorder au Parlement que son projet de *Home rule* donnait à l'Irlande. En retour, M. Chamberlain demandait à Parnell son appui pour l'aider à "enfoncez les whigs et les politiciens de salon". La vérité sur cette intrigue n'est pas encore connue. M. Chamberlain espérait-il, à la faveur de ce projet, disloquer le parti libéral, et construire sur ses ruines un nouveau parti plus avancé dont il eût pris la direction, supplantant peut-être M. Gladstone, ou tout au moins se débarrassant à tout jamais de son rival, le marquis de Hartington, que ses opinions modérées eussent empêché d'aller aussi loin? La chose est vraisemblable; en tout cas, ce plan astucieux ne devait pas se réaliser. Parnell refusa de se fier à cet allié si intéressé, et préféra mettre aux enchères, entre les deux partis existants, conservateurs et libéraux, les voix de ses fidèles Irlandais.

A son retour au pouvoir, en 1886, M. Gladstone était résolu à satisfaire la volonté du "roi sans couronne". Cette fois, M. Chamberlain refusa de suivre son chef. Il ne voulut pas prêter la main à la séparation de l'Irlande d'avec la Grande-Bretagne, et préféra se séparer de celui qu'il avait si fort admiré jusqu'alors, et contre lequel il combattit, dans la discussion du *home rule*, avec une vivacité qui eût gagné à être un peu plus modérée.

Après avoir espéré pendant quelque temps, tenté même un rapprochement avec les libéraux, il reconnut bientôt que tout espoir de réconciliation avec eux était devenu impossible, et il alla rejoindre les dissidents, qui avaient formé le parti libéral-unioniste, dont il accepta la direction au commencement de 1892. Avec eux, il se joignit aux conservateurs pour combattre le gouvernement libéral, et c'est à côté de ses nouveaux, alliés

qu'il fit campagne aux élections générales de 1892, contre ses amis d'autrefois. La popularité que son programme radical lui avait acquise dans les Midlands le rendait assez fort pour imposer son alliance aux conservateurs, comme il l'avait imposée auparavant aux libéraux.

III

En juin 1895, lord Rosebery, qui avait succédé dans la direction du gouvernement à M. Gladstone, peu assuré de la faible majorité dont il disposait encore, et qui allait tous les jours diminuant, donnait sa démission; les conservateurs revenaient au pouvoir.

Chargé par la reine de former un ministère, lord Salisbury se vit obligé d'y donner une place à son récent allié, M. Chamberlain, que l'on vit, non sans étonnement, choisir le portefeuille des colonies, regardé jusqu'alors comme de second ordre. M. Chamberlain n'avait pas l'intention de demeurer à l'arrière-plan, il sut promptement se mettre en vedette et obliger son chef à suivre sa politique bruyante et belliqueuse.

A l'époque où il entra au Parlement, le député de Birmingham appartenait au groupe prudent et avisé des *Little Englanders*, qui trouvent l'empire britannique assez vaste, et redoutent les complications que peut amener la politique aventureuse de l'expansion continue. En 1895, ses idées s'étaient complètement modifiées sur ce point: l'expansion lui paraissait maintenant une nécessité, un devoir pour l'Angleterre, et il se montrait le plus enragé des impérialistes.

L'Angleterre a besoin de marchés de plus en plus étendus pour les produits que multiplient avec une rapidité croissante ses nombreuses et vastes usines. Après avoir été le fournisseur presque unique du monde entier, elle a vu les nations européennes s'outiller à leur tour pour se passer de ses produits, et voilà qu'aujourd'hui quelques-unes d'entre elles se mettent à la concurrence sur les marchés extra-européens. Et, non contentes de lui fermer leurs portes par des tarifs protectionnistes, ces nations ont voulu acquérir à leur tour des colonies où elles enten-

dent se réserver des avantages commerciaux. Cette audace passe les limites permises : ainsi le croit M. Chamberlain, et avec lui une grande partie de l'Angleterre ; et ne pouvant obliger ces puissances à modifier leur politique commerciale, il a persuadé l'Angleterre de la nécessité de rattacher plus étroitement à l'empire les territoires sur lesquels elle a des droits, de faire valoir ceux qu'elle prétend avoir sur les territoires encore disponibles, et de s'emparer de ceux-ci plutôt que de laisser une autre nation y planter son drapeau.

En même temps, il rêvait de réaliser cette immense " fédération impériale ", qui resserrant les liens entre les colonies auxquelles la métropole a dû accorder un gouvernement autonome et la mère patrie, ferait de l'empire britannique une masse formidable, donnerait à la race anglo-saxonne une suprématie incontestable sur toutes les autres nations, et ferait d'elle peut-être la dominatrice du monde, capable d'imposer partout sa volonté. A la réalisation de ce rêve, M. Chamberlain avait voué dès son arrivée au ministère des colonies son énergie tout entière. Quelle gloire s'il avait pu le voir accompli pour le jubilé de diamant de sa souveraine, et se montrer alors comme le réalisateur de cette œuvre grandiose, que beaucoup n'hésitent pas à déclarer à jamais impossible ! Son rêve a été déçu. Il n'a même pu arriver à la conclusion de cette " union douanière impériale " qui, suivant lui, devait être non seulement " la première étape, mais la principale étape, l'étape décisive vers la réalisation de l'idée la plus belle qui ait jamais sollicité l'attention des hommes d'État britanniques : la fédération ". L'Angleterre s'est refusée à renoncer à sa politique libre-échangiste, et à assurer à son détriment un marché privilégié aux produits des colonies. Devant la proposition ferme de M. Chamberlain, la politique réaliste a fait place à la politique idéale : la métropole a montré que si elle désirait l'union, c'était surtout pour voir les colonies prendre enfin leur part des dépenses nécessaires à la défense de l'empire, dont elle supporte seule tout le poids, et les colonies ont montré combien peu elles se souciaient

de voir augmenter encore leurs charges fiscales, à moins de recevoir en échange une contre-partie vraiment avantageuse.

Obligé d'abandonner cette grande idée, M. Chamberlain a cherché à acquérir d'une autre manière la renommée, et il s'est attaché à augmenter les territoires de l'empire. Là, il s'est heurté à la France. A propos du Siam, d'abord; puis, à propos du Niger. Mais, grâce à la résistance opposée par lord Salisbury à l'attitude belliqueuse de son subordonné, les deux nations purent s'entendre et arriver à conclure des arrangements honorables pour chacune d'elles.

Il y a peu de temps encore, M. Chamberlain a fait sentir à la France son inimitié à propos de l'incident de Fachoda. La victoire d'Omdurman a rendu l'Angleterre toute-puissante en Egypte. Arrivée trop tard sur le Nil pour disputer à l'Angleterre sa conquête, la France ne demandait à celle-ci que de la laisser se retirer honorablement d'une action dont elle ne pouvait prétendre recueillir les fruits. M. Chamberlain ne l'entendit pas ainsi, et, par des discours véhéments, enflamma contre le pays qu'il prétend aimer et estimer la colère de ses compatriotes. Sans l'habileté et la modération de lord Salisbury qui sut encore s'entremettre, la guerre eût éclaté entre les deux pays qui marchent à la tête de la civilisation.

Quelle était donc la raison de cette animosité de M. Chamberlain? Il semble qu'il craint de voir se constituer contre son pays une alliance continentale nouvelle, sous les auspices de l'empereur d'Allemagne qui, dans son désir d'expansion, se heurte de tous côtés à l'Angleterre. Celle-ci pourrait-elle faire face à un semblable péril? Nul ne le sait; en tout cas, M. Chamberlain paraît avoir voulu le prévenir, et il eût été heureux, sans doute, d'utiliser l'occasion qui s'offrait de détruire la flotte française, de mutiler une rivale, et d'ajouter, peut-être, à l'empire un de nos joyaux coloniaux: l'Indo-Chine ou Madagascar.

Son insuccès ne devait pas calmer son ardeur, et il exerça sa politique sur un terrain où il était plus libre d'agir à sa guise et moins sujet au contrôle de son chef. Il n'a pas perdu tout es-

poir de réaliser la fédération impériale; mais la première manière ayant échoué, il en a conçu une nouvelle. En 1897, les colonies du Canada formaient seules un tout compact, une fédération. Bientôt, les colonies australiennes vont également être unies entre elles par un lien fédéral. Peut-être sera-t-il plus facile de s'entendre avec ces groupes puissants qu'avec les petites colonies isolées, et M. Chamberlain considère ces fédérations partielles comme un acheminement vers la grande fédération. Or, jusqu'ici, il est une partie de l'empire où toute tentative de ce genre s'est montrée infructueuse: l'Afrique australe. Il a paru que l'obstacle à la constitution d'un dominion sud-africain était le petit État du Transvaal dont les citoyens refusaient de s'angliciser, s'obstinaient à garder leur nationalité, et, peut-être, gardaient le secret espoir, en entravant la réalisation de ce projet, de pouvoir constituer un jour une immense république sud-africaine, où l'élément hollandais fût assuré de la première place.

Le temps eût sans doute amorti ces rivalités et, avec la patience, ce conflit latent eût fini par se résoudre pacifiquement, mais la patience n'est pas la vertu dominante de M. Chamberlain. Après l'échec du plan Jameson, dans lequel il se défend vainement d'avoir trempé, il avait une revanche à prendre. Obligé de cacher ses desseins, il a fait usage des griefs des uitlanders pour pousser le Transvaal à bout. Chaque fois que l'on était sur le point de s'entendre, il aggravait quelque peu ses demandes et finissait enfin par découvrir son but caché: l'acceptation par le Transvaal de la suzeraineté de l'Angleterre, que celle-ci a abandonnée en 1884, à une époque où elle considérait comme de nulle valeur économique ce territoire, dont la découverte des mines d'or allait bientôt lui rendre la possession si désirable.

Le secrétaire colonial espérait-il, par sa politique de *bluff* et de menaces, venir à bout du président Krüger et de son vaillant petit peuple? La surprise qu'a causée en Angleterre l'ultimatum du Transvaal, l'insuffisance de la défense au commence-

ment des hostilités, donneraient presque à le croire. En tout cas, c'est assurément à sa politique follement imprévoyante que sont dus les désastres qui viennent de frapper l'armée anglaise au début de la campagne.

Quel sera l'avenir de M. Chamberlain? Il est difficile de le prévoir. La politique suivie par lui durant ces derniers mois a soulevé déjà quelques véhémentes protestations en Angleterre. Il est encore de l'autre côté du détroit des hommes qui estiment nécessaire au moins un certain degré d'honnêteté en politique et qui croient que le secrétaire colonial y a complètement manqué. Le patriotisme les empêche actuellement d'élever trop la voix. En temps de guerre, folle ou juste, tout le monde doit se serrer autour du drapeau. Mais, la guerre finie, la paix conclue, il se peut que M. Chamberlain ait des comptes à rendre, et que le pays, dégrisé, refuse de s'associer plus longtemps à une politique qui ne peut qu'éloigner les rares amitiés qui n'ont pas encore entièrement abandonné l'Angleterre, et la laisser isolée au milieu d'un monde hostile et méfiant. Il ne faut pas trop y compter cependant. M. Chamberlain a le don d'enthousiasmer les foules; il sait enflammer ses auditeurs, capter leur confiance, et il n'hésite pas à exciter leurs passions pour conserver sa popularité. Peut-être échappera-t-il aux responsabilités à la faveur du succès final.

L'Angleterre est en proie, depuis quelques années, à une crise véritable, qui se traduit par une exaspération du sentiment de race. Il lui semble, en voyant avancer et se développer d'autres nations rivales, qu'elle est à la veille de perdre le monopole économique qu'elle avait su conquérir et la prédominance politique qui en était la conséquence. Elle ne peut s'y résoudre et cherche à assurer sa grandeur pour une nouvelle période. Pour une nation dans cet état, les hommes comme M. Chamberlain constituent un véritable danger; loin de modérer l'instinct national, ils l'excitent, si confiants dans leur étoile qu'ils ne voient pas ou se refusent à voir les obstacles contre lesquels ils peuvent briser l'avenir de leur pays.

A. Fabert.



LES DEUX FLEUVES

POÉSIE

QUE de fois, sur un fleuve, au milieu de mes rêves,
Assis dans une barque et le cœur plein d'effroi.
Au gré d'un fort courant, je glisse malgré moi,
Sans pouvoir me fixer un instant sur les grèves !

Je vois des fruits, je vois des fleurs,
Je vois de l'herbe et de l'ombrage ;
Et tous ces attraits du rivage
M'arrachent des cris et des pleurs.
Car je dis à ma barque : arrête ;
A descendre là je m'apprête :
J'y coulerais des jours si doux ! . . .
Mais le courant n'a pas d'oreilles :
Je bondis, loin de ces merveilles,
Dans les bouillons et les remous.

Je débouche, à la fin, dans une mer immense,
Et voilà que tout brille à mes yeux éblouis ;
Je découvre partout des charmes inouïs ;
Mon âme entre en extase et j'admire en silence.

J'admire l'azur de la mer,
• La sérénité de la brise
Et la délicatesse exquise
Des parfums répandus dans l'air ;
J'admire des îles nombreuses
Regorgeant de fleurs gracieuses,

De gazon, d'ombrage et de fruits
Oh ! combien je me félicite
De n'avoir pu, durant ma fuite,
Descendre aux rivages proscrits !

Qui ne voit qu'un tel rêve est une allégorie ?
Le fleuve irrésistible est le fleuve du temps :
C'est en vain que, charmé, l'on voudrait, par instants,
S'arrêter pour jouir des douceurs de la vie.

Comme un éclair ou comme un trait,
Dans notre course furibonde,
Parmi les tourbillons du monde,
Le plaisir passe et disparaît.
Si nous n'avions d'autre espérance,
Que deviendrait votre existence ?
Un désespoir perpétuel !
Voici donc la clef du mystère :
Ne pas trop estimer la terre,
Et voguer tout droit vers le ciel.

C'est là que nous attend le bonheur véritable,
Dans une immensité de lumière et d'amour,
Dans l'océan divin, dans l'immortel séjour,
Où brille du Très-Haut la gloire incomparable.

Pourquoi Dieu met-il ici-bas
Tant d'images de son essence ?
Pourquoi tant de magnificence,
Tant de richesse et tant d'appâts ?
Est-ce pour y fixer nos âmes ?
Non : c'est pour raviver les flammes
De nos élans vers le bonheur ;
Car l'image, partout si belle,
Nous montre en l'essence éternelle
Infiniment plus de splendeur.

Peut-être nous vivons depuis longues années,
Et nous glissons toujours sur le fleuve fatal ;
Peut être arrivons-nous près du terme final ;
Et qui peut retenir nos barques entraînées ?

Peut-être, hélas ! avons-nous vu,
Sur nos têtes, plus de nuages
Que fleurs et fruits sur nos rivages ;
Peut-être l'orage est venu ;
Et par un double sacrifice.
Dieu veut ainsi que s'accomplisse
Notre carrière et notre sort.
Eh ! bien, songeons que la souffrance
Mérite avec plus d'affluence
Le bonheur du céleste port.

F.-X Barque.



OU TROUVER LE BONHEUR

I



UR le quai de la gare les retardataires s'empres-
sent, cherchant une place dans les wagons encore ou-
verts, lorsque d'un compartiment de premières, un
nom lancé arrête net le dernier arrivant :

— De Brive, où vas-tu donc ?

— Jusqu'à Bordeaux et au delà.

— Parfait ! monte avec moi, nous ferons route ensemble, je
suis seul.

Jean de Brive, heureux de trouver un compagnon de
voyage, s'installa commodément à la place qu'on lui indiquait ;
il était temps : d'un mouvement rapide, les hommes de service
fermaient les portières et avant que le jeune homme eût tendu
la main à son ami, le train s'ébranla.

Son ami ? le titre convient-il vraiment à celui que l'esprit de
camaraderie entre étudiants et quelques circonstances non
cherchées, ont placé maintes fois sur la route d'un autre sans
qu'une vive sympathie ou la conformité des goûts ait jamais
resserré ces liens fragiles ? . . . Au physique, les jeunes voya-
geurs formaient un contraste remarquable : Jean de Brive
avait un teint bronzé s'harmonisant mal avec des cheveux châ-
tain clair et des yeux très bleus ; mais le visage empreint de
noblesse, le regard et le sourire débordant de franchise for-
maient un ensemble charmant.

Chez Adrien de Versy, son compagnon, les traits d'une irré-
prochable régularité s'étaient encore affinés aux fatigues de la
vie parisienne. Surmontés d'un front un peu bas, ses yeux,
suivant les circonstances, pétillaient de malice ou bien s'étei-

gnaient singulièrement, jetant sur toute la physionomie quelque chose de terne et de froid, que certaines gens prenaient pour de la fierté.

Jean de Brive avait, comme nous le disions, serré la main d'Adrien et, d'un ton amical :

— Je ne demande pas le but de ton voyage, sachant que Mme de Versy habite. . .

— Eh ! cela va de soi ! je suis d'autant plus aise de prendre quelques semaines de repos dans ma famille que je vais peut-être me fixer très loin d'elle, aux environs de Dunkerque.

— En vérité !

— L'entreprise qu'on me propose là est superbe et comme l'affaire que j'ai acceptée en sortant de Centrale ne me convient guère, je lui préfère celle-là, quoiqu'il faille y engager des capitaux fort importants.

— Puisque tu les possèdes. . .

— Sans doute, sans doute, répondit de Versy d'un ton évasif.

Puis, ramenant vivement sur Jean le regard qu'il venait de détourner :

— Et toi, mon cher, il me semble que tu ne te presses guère de prendre un parti, de te caser, comme on dit vulgairement . . . mais avec ta fortune et ton nom, le titre de docteur en médecine suffit sans doute à te satisfaire. . . tu peux renoncer au bonheur assez énigmatique pour moi de te dévouer aux malades.

— Quelle idée ! j'ai étudié la médecine par vocation, non par vanité, et qui dit vocation, mon cher Versy, dit attrait, attrait invincible et plein de charmes ! La pensée de garder mon savoir inutile tandis que tant d'êtres souffrants le réclament, me serait insupportable.

— Très bien, fit Versy une note railleuse dans la voix et une étincelle dans les yeux, mais alors, que signifie ta vie de désœuvré à Paris ? . . . cherche un endroit agréable où tu puisses te fixer.

— C'est bien mon intention, mais...

— Il y a un mais?

Jean de Brive, avant de répondre, regarda un instant la campagne qui fuyait rapidement, puis tout à coup, mû par sa franchise naturelle :

— Pourquoi te ferais-je un mystère des motifs qui me guident? . . . je te sais discret et dans l'espèce de solitude morale où la mort de mon père m'a laissé, le besoin d'un confident se fait sentir...

— Je t'écoute, fit gravement de Versy.

— Eh bien, lorsqu'il y a deux ans la maladie qui devait l'emporter surprit mon père, il venait d'accomplir pour la sixième fois depuis notre retour du Brésil, le voyage que j'entreprends moi-même aujourd'hui...

— Et qui a pour but?

— Tout simplement de faire connaissance avec la jeune fille qu'il désirait par-dessus tout me voir accepter pour compagne : la fille de son ami d'enfance, orpheline comme moi...

— Oh! oh! cela tient du roman! . . . tu ne l'as jamais vue!

— Jamais! je crois que dans l'idée de mon père, si je m'étais attaché d'enfance à l'élue de son choix par une amitié quasi-fraternelle, cela eût pu devenir un obstacle à des projets si chèrement caressés; nous devions donc demeurer inconnus l'un à l'autre, jusqu'au jour où j'aurais passé ma thèse.

— Mais, si j'ai bonne mémoire, voilà deux années au moins que M. de Brive est mort... et depuis un an, tu es docteur... Ton désir de connaître cette jeune fille ne me paraît pas excessif!

Jean se mit à rire :

— Tu te trompes! . . . mais, d'abord, la parente chez laquelle elle habite a été fort malade, ce n'était pas le moment de me présenter; ensuite... allons, il faut l'avouer: quoique pensant tous les jours à ce projet, une sottise appréhension me faisait reculer!

— Hum! ce n'est pas de l'enthousiasme pur! je plains la demoiselle si elle ne triomphe pas au premier coup d'œil!...

— Il se peut également que je lui déplaise.

De son regard aigu, Adrien fixa l'espace d'une seconde le beau visage de son interlocuteur, pour s'assurer que ces derniers mots ne cachaient pas un grain de fatuité. . . puis, avec un sourire énigmatique :

— De cela, nous ne savons rien, mon cher Jean ; mais, voyons, puisque tu as bien voulu m'élever au rôle de confident : si tu n'éprouves aucune sympathie ?

— En ce cas, mon père me l'a répété maintes fois : Si un mois après notre première entrevue, je ressens encore de l'éloignement pour elle, je puis abandonner ce projet sans le moindre scrupule et chercher ailleurs la compagne de mes rêves.

— Avec une dot équivalente, bien entendu.

— Oh ! cela, je te jure, n'entre en rien dans mes calculs. Mon père a refait au Brésil la fortune perdue par notre famille en 93 ; grâce à lui, je puis chercher le bonheur dans ce qu'il a de plus élevé, de plus idéal, sans préoccupation matérielle.

Jean avait répliqué avec brusquerie et cette fois son compagnon rit franchement :

— Bravo ! de pareils sentiments devraient te faire obtenir une place au Musée de Cluny, comme représentant une époque à jamais éteinte où l'on vouait sa vie à la Dame de ses pensées ! . . .

— Tu ne comprends donc pas cela ?

— Mais oui . . . à la rigueur, il me conviendrait assez d'épouser une femme selon mes goûts ; malheureusement l'argent est un levier de jour en jour plus indispensable . . . Cela te choque ! parlons d'autre chose. As-tu prévenu de ton arrivée ?

Anne Mouans.

(A suivre)

A TRAVERS LES FAITS ET LES ŒUVRES

La guerre d'Afrique.—Une série d'échecs.—La situation de l'Angleterre.—
La visite de Guillaume II.—Un discours de M. Chamberlain.—La
carrière de cet homme politique.—Affaires de France.—Un important
débat.—MM. Waldeck-Rousseau et Méline.—Au Canada.—Les élections
manitobaines.—Un nouveau contingent.

Décidément, il ne s'agit pas simplement d'une expédition militaire, il s'agit en ce moment, pour la Grande-Bretagne, d'une grande guerre dans l'Afrique du Sud.

Depuis un mois, voici quelle tournure ont prise les opérations. Le général en chef, sir Redvers Buller, avait divisé les troupes anglaises en trois corps d'armée : l'un à l'ouest, sous les ordres de lord Methuen, devait aller délivrer Kimberley ; un second, au centre, commandé par le général Gatacre, partant de Queenstown, dans la colonie du Cap, devait envahir l'Etat d'Orange ; et un troisième, à l'est, commandé par le général Clery, avait pour tâche de faire lever aux Boërs le siège de Ladysmith.

Lord Methuen s'est avancé, livrant une série de combats, jusqu'à une vingtaine de milles de Kimberley. Il a remporté des succès chèrement achetés à Belmont, Grosplan et à la rivière Modder. Mais il a subi un cruel échec à Magersfontein. Les Boërs lui ont infligé des pertes énormes, et l'ont arrêté dans sa marche. Sa situation en ce moment est très difficile, vu que l'ennemi vient de couper ses communications avec la rivière Orange.

Au centre, le général Gatacre a éprouvé une terrible défaite à Stormberg et a été forcé de retraiter. Tout le nord de la colonie du Cap est envahi par les Boërs.

A l'ouest, le général Buller, lui-même, qui avait pris le commandement des troupes confiées au général Clery, a été battu en essayant de traverser la rivière Tugela, au nord de Colenso. Il a perdu 1100 hommes, tués, blessés ou faits prisonniers, et laissé aux mains de l'ennemi une batterie de onze canons.

Ce sangiant revers venant après ceux de Stormberg et de Magersfontein, a produit en Angleterre une terrible sensation. On s'aperçoit que la guerre actuelle est une des plus difficiles et des plus pénibles que la Grande-Bretagne ait eu à subir en ce siècle. Et le gouvernement anglais a décidé de mettre en jeu toute la puissance militaire de l'empire. On mobilise de nouvelles divisions. On fait appel aux volontaires. L'Angleterre a déjà près de 100,000 soldats en Afrique. D'ici à deux mois elle en aura de 150,000 à 200,000. Deux des plus illustres généraux de l'empire, lord Roberts de Kandahar et lord Kitchener ont reçu ordre d'aller prendre le commandement des armées britanniques dans le Sud-Africain.

Après cette série de désastres, la situation de l'Angleterre est-elle désespérée? Il serait peut-être téméraire de l'affirmer; mais elle est grave, très grave. S'il se produisait en ce moment quelques complications européennes, l'empire britannique traverserait une des plus solennelles et des plus périlleuses épreuves de son existence.

D'après nous, la visite de l'empereur Guillaume II en Angleterre semble avoir rendu improbables ces complications. Nous croyons que le souverain allemand s'est déterminé à ne pas bouger, et l'immobilité de l'Allemagne nous paraît assurer pour le quart d'heure la paix de l'Europe.

* * *

C'est peu de jours après la visite impériale que M. Chamberlain a prononcé son fameux discours de Leicester, qui a fait tant de bruit. Le secrétaire d'État pour les colonies a vraiment été très malheureux dans ses expressions. Il a parlé, sans autorité et sans mesure, d'une alliance entre l'Angleterre et l'Allemagne, et entre l'Angleterre et les États-Unis. Et il a prononcé à l'adresse de la France des paroles comminatoires, en prenant comme prétexte des caricatures blessantes pour la reine Victoria, qui ont été publiées à Paris. Ce langage imprudent a provoqué dans la presse des deux mondes un concert de récriminations. La presse allemande a protesté contre la prétendue alliance. La presse française a répondu par des articles virulents aux menaces du ministre des colonies. La presse

américaine a signifié à M. Chamberlain qu'il prend ses espérances pour des réalités. La presse anglaise elle-même a donné sa note de censure, et le "Times" a déclaré que le secrétaire colonial n'a rien du diplomate.

Lord Rosebery, parlant le lendemain à Edimbourg, a fait une rude leçon à M. Chamberlain, spécialement au sujet de ses paroles à l'adresse de la France. "On ne va pas, a-t-il dit, ramasser dans les égouts d'aucun pays les immondices qui peuvent s'y trouver, afin de s'en servir comme d'un facteur politique".

C'est peut-être aux États-Unis que le discours malencontreux de M. Chamberlain a produit la plus mauvaise impression. Tous les grands journaux l'ont violemment attaqué. Tous ont repoussé l'idée d'une alliance avec l'Angleterre. L'extrait suivant du "World" de New-York donne à peu près le diapason de ces articles :

"La Russie et la France sont les deux seules nations qui nous aient aidés quand nous avons réellement besoin d'aide. Elles doivent penser que les Républiques sont ingrates quand elles entendent parler de la nouvelle triple alliance contre elles. Il peut y avoir une alliance entre la Grande-Bretagne et M. Mac-Kinley ; il n'y en a pas entre la Grande-Bretagne et les États-Unis."

Le président des États-Unis lui-même a cru nécessaire d'introduire dans son message un paragraphe très significatif. Après avoir parlé de la question de l'Alaska, il a ajouté :

"A part ces questions résultant de nos relations avec nos voisins du nord, la discussion de nombreuses questions soulevées au cours de nos rapports importants et intimes avec la Grande-Bretagne a été des plus amicales et des plus bienveillantes. Le gouvernement des États-Unis a conservé une attitude neutre dans le malheureux conflit qui se produit entre l'Angleterre et les États boërs du Sud-Africain. Nous sommes restés fidèles au précepte qu'il faut éviter les alliances qui pourraient nous entraîner loin dans des affaires qui ne nous regardent point directement."

Il y a là, sous une forme voilée, une rebuffade à M. Chamberlain.

* * *

En France, le gouvernement Waldeck-Rousseau se maintient au pouvoir malgré les pronostics fâcheux qui avaient entouré son berceau. Lors de la rentrée des chambres, à la fin du mois dernier, il a subi un assaut dont il est sorti victorieux. Sa majorité est composite. Elle se recrute dans plusieurs groupes, et l'on y voit pêle-mêle des socialistes et des républicains soi-disant modérés.

Lors du grand débat qui a eu lieu sur la politique générale du gouvernement, MM. Waldeck-Rousseau et Méline ont prononcé d'importants discours. Leur situation est singulière. Avant la formation du cabinet actuel, ils étaient tous deux du même parti, que l'on appelait autrefois opportuniste, et que l'on appelle maintenant progressiste. M. Waldeck-Rousseau avait appuyé énergiquement le cabinet de M. Méline, et personne n'avait dénoncé avec plus de vigueur, dans ces derniers temps, le péril socialiste. Et cependant, appelé à former un cabinet, il a fait alliance avec les chefs du parti socialiste, et introduit pour la première fois le collectivisme au pouvoir. M. Méline condamne avec raison cette volte-face, et réprouve cette coalition dangereuse. M. Waldeck-Rousseau se défend en disant qu'il a formé un ministère de concentration intense, concentration qui va jusqu'à inclure l'élément socialiste, parce qu'il fallait rallier toutes les forces républicaines pour défendre la République menacée plus que jamais par la réaction cléricale et monarchique. A cela, M. Méline rétorque que la République n'est pas en danger, et que ses ennemis les plus redoutables sont les sectaires et les collectivistes. On conçoit que la discussion entre ces deux hommes a été d'un vif intérêt.

M. Waldeck-Rousseau a été appelé à la tribune par un discours de M. Motte, républicain progressiste élu à Lille en 1898, contre un socialiste, avec le concours actif du premier ministre actuel. M. Motte a signalé le changement à vue qui s'est opéré, et il a montré M. Millerand, socialiste et membre du ministère, allant prêcher à Lille, durant la vacance, l'évangile du collectivisme.

M. Waldeck-Rousseau est alors venu défendre son attitude et ses actes.

“ M. Motte, a-t-il dit, est encore tout frémissant des luttes électorales de 1898, dans lesquelles je lui ai si volontiers donné mon concours. Depuis qu'il a été élu, depuis que cette Chambre s'est formée, certains événements se sont produits qui sont cause que la République compte assez d'ennemis différents pour que les républicains cherchent leurs adversaires ailleurs que dans les rangs de ceux qui combattent pour elle. (Vifs applaudissements à gauche).

“ Si la tâche du ministère a été particulièrement dure, le cabinet a l'avantage de se présenter devant la Chambre, non avec des paroles, avec des promesses, mais avec des faits, avec des actes. (Bruit à droite).

“ Il en résulte qu'en dépit des incidents, ce débat comporte une signification à laquelle personne ne peut se dérober.

“ Il s'agit de savoir si le ministère actuel a tenu ses promesses et si, ayant pris l'engagement de défendre les institutions républicaines, il les a défendues. (Applaudissements à gauche).

“ L'heure que nous traversons passera; les difficultés que nous avons rencontrées disparaîtront sans doute. (Bruit à droite).

“ Ce jour-là, il sera temps d'opposer programme à programme; chacun de nous retrouvera le sien. (Exclamations et rires à droite).

“ Si la pensée n'était hachée à tout instant par les interruptions, j'aurais épargné à plusieurs de mes collègues ou tant de satisfaction, ou tant d'hilarité. (Très bien! très bien! à gauche.)

“ A l'heure actuelle le devoir est encore l'union de tous les républicains dans une même pensée de défense et de solidarité. (Vifs applaudissements à gauche) ”.

M. Waldeck-Rousseau a ensuite essayé d'expliquer comment il se fait qu'il ait introduit des socialistes comme M. Millerand dans son cabinet. Il s'est écrié :

“ J'ai combattu certaines doctrines avec ardeur et avec conviction, parce que, les ayant étudiées — ce que tous ceux qui les condamnent n'ont pas fait peut-être — (Rires et applaudissements à l'extrême gauche et à gauche), elles n'ont pas satisfait ni déterminé ma raison, et parce que j'ai craint qu'au delà d'un immense espoir, il pût y avoir de terribles déceptions.

“ Mais la question à trancher aujourd’hui est de savoir si, à la formation du ministère, aucun de ses membres a entendu rien abdiquer de ce qu’il pense et de ce qu’il croit sur les systèmes politiques. (Applaudissements à l’extrême gauche et à gauche).

“ Dans les discours dont on a parlé, on ne trouvera pas que j’ai présenté ce qu’on appelle le péril social comme un danger imminent pour une société dont j’ai vanté l’individualisme, l’esprit d’épargne et le goût de la propriété. Mais un danger que j’aperçois depuis longtemps, que j’ai vu de plus près, moins scientifique celui-là et moins lointain... (Interruptions sur quelques bancs à l’extrême gauche).

“ Un péril plus pressant, c’est le péril contre-révolutionnaire. (Vifs applaudissements à l’extrême gauche et à gauche). Pour en finir avec mes opinions sur la question sociale, laissez-moi affirmer que si jamais le péril social est prochain, immédiat et certain, ce sera au lendemain d’une contre-révolution. (Nouveaux applaudissements sur les mêmes bancs.)”

Le discours de M. Waldeck-Rousseau avait produit beaucoup d’effet. A gauche, à l’extrême gauche, et un peu aussi au centre, on l’avait acclamé. Mais le bruit des applaudissements était à peine apaisé que M. Méline parut à son tour à la tribune. Il fut net, courageux, loyal et éloquent; son discours est un des meilleurs qu’il ait prononcés.

“ Nous pensons, a-t-il dit en débutant, que dans une question aussi grave, chacun a le devoir de dégager sa responsabilité et que tout le monde doit avoir le courage de son opinion. (Très bien! très bien! au centre).

“ Je l’aurai, quelles que puissent en être les conséquences et quel que doive être votre vote. Le pays, en ce moment, a besoin de savoir où on le mène et ce qu’on veut faire de lui. (Très bien! très bien! au centre).

“ M. le président du conseil a voulu justifier sa politique par un mot, une formule, dont son discours n’a été que le développement. Nous avons fait, a-t-il dit, œuvre de défense républicaine. La République était à deux doigts de sa perte et nous l’avons sauvée.

“ Il ne faut pas qu’il y ait d’équivoque. S’il s’agit de la défense de la République, nous sommes avec le ministère qui est sur ces bancs.

“ M. le président du conseil connaît notre drapeau, car il l’a porté.

“ *Un membre à gauche.* Et vous, vous l’avez livré! (Bruit).

“ M. Méline. Il connaît aussi la devise inscrite dans ses plis : ni réaction, ni révolution. (Applaudissements au centre).

“ Nous sommes les adversaires résolus des partisans, soit de la monarchie, soit de l’empire, et même de la république plébiscitaire, que nous considérons comme un acheminement au césarisme.

“ Mais nous ne sommes pas moins les adversaires des partisans de la révolution sociale, dont l’avènement serait la perte de la République. (Très bien, très bien! au centre. — Bruit à gauche.)

“ C’est donc comme républicains, et au nom de la République, que nous condamnons une politique qui a pour résultat de donner une consécration officielle à la révolution sociale et au collectivisme. (Applaudissements au centre et sur divers bancs à droite).

“ Ce que nous reprochons au cabinet actuel, c’est d’introduire dans le gouvernement les représentants du collectivisme et de la révolution sociale, de loger l’ennemi dans la place. (Nouveaux applaudissements au centre).”

M. Méline a ensuite fait justice de la prétention émise par M. Waldeck-Rousseau au sujet de la solidarité ministérielle.

“ C’est en vain, a-t-il déclaré, que M. le président du conseil a épuisé tous les trésors de sa casuistique. . . (Exclamations et bruit à l’extrême gauche. — Applaudissements sur divers bancs au centre et à droite).

“ M. le président. Le mot n’a rien de blessant.

“ M. Méline. Je dirai, si vous le préférez, que M. le président du conseil a épuisé tous les trésors de sa dialectique pour essayer de vous faire comprendre que, sans blâmer M. le ministre du commerce, il le désapprouvait. Mais les faits restent ; c’est l’affirmation très catégorique de M. le ministre du commerce à Lille, parlant comme représentant du gouvernement (Très bien! très bien! au centre); c’est devant le préfet, devant le représentant du gouvernement, la glorification du drapeau rouge; c’est l’affirmation, par le maire de Lille, de la nécessité

de l'expropriation de la classe capitaliste; c'est enfin M. Mille-
rand, reprenant le programme de Saint-Mandé pour lui donner
une consécration officielle en disant que l'hypothèse collectiv-
viste n'est pas seulement légitime et féconde, mais qu'elle est
chaque jour vérifiée par les faits. (Interruptions à l'extrême
gauche. — Applaudissements au centre et sur divers bancs à
droite).

“ Ce sont des actes de gouvernement au premier chef.

“ La question qui se pose devant vous, c'est de savoir si vous
approuvez ou si vous blâmez ces actes. Si vous les approuvez,
vous le direz devant le pays.

“ Si vous ratifiez la politique du cabinet, vous expliquerez au
pays comment, dans une Chambre où plus de quatre cents dé-
putés se sont, devant leurs électeurs, déclarés les adversaires du
socialisme, il se trouve cependant une majorité pour soutenir le
ministère actuel. (Applaudissements sur divers bancs au centre
et à droite — Interruptions à gauche).

“ M. le président du conseil a déclaré qu'il y a des heures où
l'on peut réserver son programme et en ajourner l'application.
Vous direz par votre vote si vous voulez sur ce point ajourner
indéfiniment votre programme. (Nouveaux applaudisse-
ments).”

M. Waldeck-Rousseau s'était glorifié d'avoir défendu la Ré-
publique contre les partisans des régimes déchus. M. Méline
lui a répondu avec une grande hauteur de pensée et un grand
bonheur d'expression :

“ M. le président du conseil a parlé de la lutte entre les répu-
blicains et les partisans des régimes déchus; la lutte n'est pas
entre eux: elle est entre les sectaires de la République et les
libéraux. (Vifs applaudissements à droite et sur divers bancs au
centre).

“ Il suffit de lire certains journaux pour s'en convaincre: leur
campagne est moins contre les partisans des régimes déchus
que contre les meilleurs républicains. (Exclamations à gauche).

“ C'est sur ceux-ci qu'on s'acharne; tous les jours, de jeunes
hommes, qui n'étaient point nés à l'époque où nous fondions la
République, nous appellent les suppôts de la réaction.

“ Après le procès de la Haute Cour, on veut faire le procès

des ministères Méline et Dupuy. Voilà l'union des républicains qu'on entend pratiquer.

“ Le parti socialiste excelle à manier la devise : diviser pour régner.

“ Depuis deux ans, il se mêle à nos rangs ; l'affaire l'a merveilleusement servi dans cette tactique. Grâce à elle, il s'est glissé au pouvoir ; quand elle a été terminée, le parti socialiste allait-il donc aussi achever son rôle gouvernemental ?

“ C'est alors qu'il pousse le gouvernement à introduire devant la Haute Cour un procès qu'on pouvait renvoyer à la justice ordinaire. (Exclamations à gauche).

“ Le péril n'était pas sérieux, puisque l'armée y était étrangère. (Bruit à gauche).

“ Mais on avait besoin du procès pour maintenir au Sénat la division entre dreyfusistes et antidreyfusistes ; on a réussi.

“ C'est pour le même motif que le ministre de l'instruction publique a apporté sur la liberté de l'enseignement des projets qui sont un brandon de discorde entre républicains.

“ C'est la première fois qu'on voit un gouvernement mettre son amour-propre à augmenter le nombre de ses ennemis et à tourner contre lui cette grande force, je veux dire l'armée. (Bruit à gauche).

“ Quant aux lois sur la liberté de l'enseignement, elles auront pour résultat d'inquiéter les consciences et d'éloigner de la République des milliers de catholiques qui étaient prêts à venir à elle.

“ Le gouvernement ressemble à un commandant de forteresse qui congédierait ses troupes et ferait appel à l'assiégeant. (Très bien ! très bien ! au centre).”

Enfin, M. Méline a terminé son beau discours par cette vigoureuse péroraison :

“ Je dis que, pour défendre la République, il fallait faire une autre politique que celle-là. (Bruit à gauche). Ce que le pays demandait, ce n'était pas une politique de combat, mais une politique d'apaisement. (Applaudissements au centre. — Interruptions à gauche).

“ Elle était facile après le procès de Rennes. A ce moment, le pays vous demandait de l'air, rien que de l'air. Vous l'avez étouffé. (Applaudissements au centre. — Bruit à gauche).

“ Après la rude secousse qui avait tout remué, il demandait une politique de paix, de tranquillité, pour se remettre à la vie de travail et de progrès. Il en avait besoin pour regagner le terrain perdu, pour s’orienter dans la bataille économique dont il avait été détourné par le danger intérieur. Il en avait besoin pour porter son attention au dehors (Vifs applaudissements au centre et à droite), et pour offrir à l’étranger le spectacle d’une nation unie, réconciliée et non divisée contre elle-même. (Nouveaux applaudissements sur les mêmes bancs).

“ Je dis que la politique qui consiste à jeter violemment les Français les uns contre les autres est une politique mauvaise (Applaudissements au centre), dangereuse au premier chef et antinationale. C’est pour cela que nous l’avons toujours combattue, que nous la combattons encore, considérant que, si elle est dangereuse pour la République, elle ne l’est pas moins pour la France. (Applaudissements au centre et à droite. — L’orateur de retour à son banc reçoit les félicitations de ses amis).”

Nous avons peut-être cité trop longuement. Mais ce débat entre deux doctrines, entre deux politiques, entre deux chefs, l’un ancien premier ministre, l’autre premier ministre actuel de la France, nous a paru tellement important et significatif, que nous avons cru devoir en faire connaître la substance et la portée aux lecteurs de la *Revue Canadienne*.

M. Méline semble avoir perdu beaucoup de terrain au parlement depuis un an. Dieu veuille qu’il en regagne! Non pas qu’il soit sans reproche au point de vue des idées; mais il n’est pas sectaire, il est honnête homme, il désire l’apaisement, la tolérance, et la concorde entre tous les bons Français.

* * *

Malgré ses mauvaises dispositions, le gouvernement Waldeck-Rousseau, obéissant au souci de sauvegarder à l’extérieur le prestige et les intérêts français, a fait rétablir par la Chambre les crédits pour l’ambassade du Vatican, et pour le soutien de 35 évêques, de tous les vicaires généraux et de sept mille vicaires. Dans le débat au sujet de l’ambassade du Vatican, M. Delcassé, le ministre des affaires étrangères, a été amené, par la logique de sa thèse, à proclamer que la France est une nation

catholique, ce qui a scandalisé les partisans radicaux du ministère.

Le gouvernement présente une loi sur les associations qui est dirigée contre les congrégations, et une loi sur l'enseignement qui est dirigée contre tous les catholiques.

Le procès devant la Haute Cour s'est poursuivi au milieu de maints incidents d'audience qui ne peuvent entrer dans le cadre de cette chronique. La détermination de punir a paru visible dès le début chez la majorité de ce tribunal politique. Déroulède vient d'être condamné à deux ans de prison pour complot contre la sûreté de l'État. On n'a pas prouvé complot. Ce qu'il a fait, il l'a fait à ciel ouvert, le jour de l'élection de M. Loubet, et il a été acquitté par le jury de la Seine.

En somme, la politique intérieure de la France est bien peu satisfaisante en ce moment.

* * *

Dans notre pays, l'événement le plus important des dernières semaines a été l'échec du gouvernement Greenway dans les élections générales du Manitoba. M. Greenway était au pouvoir depuis 1888. Dans la dernière législature il avait 37 partisans sur 40 membres, soit 26 voix de majorité. Il est sorti du scrutin avec 17 partisans seulement, et son adversaire, M. Hugh John Macdonald, le fils de sir John, a fait élire 23 députés. C'est un changement qui a surpris tout le monde.

Le gouvernement fédéral vient de décider l'envoi d'un second contingent en Afrique. Les derniers revers subis dans la colonie du Cap et à Natal, ont induit le gouvernement britannique à accepter l'offre que sir Wilfrid en aurait faite il y a six semaines. "Ce contingent comprendra, dit une dépêche d'Ottawa, trois escadrons de carabiniers à cheval, soit 331 hommes de tous rangs et 536 chevaux. L'artillerie sera composée de trois batteries de campagne, chaque batterie étant composée de 171 hommes de tout rang, soit 513; 393 chevaux et 18 canons.

"Le noyau des carabiniers à cheval sera formé d'un escadron et demi de la police à cheval, excellents cavaliers et excellents tireurs.

“ Le reste sera recruté aux écoles de cavalerie. On ne prendra pas des dragons un nombre déterminé, mais on donnera à chacun l'occasion de s'enrôler.

“ L'artillerie sera de même recrutée de toutes les batteries d'artillerie de campagne du Canada. L'offre de batterie par des particuliers ne sera pas acceptée, car le ministre de la milice est d'opinion qu'il est désirable que le pays tout entier contribue au second contingent.”

On annonce que ce nouveau détachement de troupes canadiennes destinées à la guerre d'Afrique s'embarquera à Halifax.

Québec, 24 décembre 1899.

Ths Chapais.



A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES

La Vierge Marie présentée à l'amour du XXe siècle, par M. l'abbé Joseph Démann, chanoine honoraire de Lyon et de Reims. Tome I^{er}, 1 vol. in-12. Librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90, à Paris, et chez C. O. Beauchemin et fils, à Montréal. Prix : 85 cts.

Ce livre sera un monument élevé à la gloire de Marie, pour lui dédier le siècle qui commence.

Il s'adresse non seulement aux enfants réunis de la famille qui sont les catholiques, mais aussi aux absents qui sont les chrétiens non catholiques et les Israélites. Il s'ensuit que ses aperçus sont très originaux et ses appels très touchants.

Ce qui le caractérise, ce sont l'ampleur et la nouveauté.

Ces deux qualités se reconnaissent au cadre de l'ouvrage. Huit parties distribuent la vie et l'influence de l'auguste Mère de Dieu et des hommes, de la manière suivante :

1^{re} partie : *La Vierge sans tache* ; — 2^e *La Mère de Jésus* ; — 3^e *La Mère de douleurs* ; — 4^e *La Mère des chrétiens et les commencements de l'Église au Cénacle* ; — 5^e *La Reine de l'Église universelle* ; — 6^e *La Dame des Nations* ; — 7^e *L'Honneur du peuple d'Israël* ; — 8^e *La Réconciliatrice*.

On voit de suite, par l'énoncé de ces grandes lignes, que l'ouvrage s'est inspiré des vues élevées de Pie IX et de Léon XIII, et des besoins pressants de notre époque.

Mais le charme des détails n'est pas moins à noter : il vient de la saveur biblique, de la piété filiale, de la lucidité d'exposition. Chaque chapitre est précédé d'un sommaire qui promet au lecteur des surprises dans un sujet si souvent traité, en même temps qu'il lui permet un classement facile des idées et des aperçus.

Les félicitations les plus vives de Nos Seigneurs les Evêques n'ont pas manqué à l'auteur, et la bénédiction de Son Eminence le cardinal Coullié accompagne sa lettre d'approbation.

Le premier volume qui est actuellement mis en vente comprend les trois premières parties.

*
* *

Jésus, par le R. P. Sertillanges, Dominicain, la personne de Jésus, le berceau de Jésus, la vie solitaire de Jésus, la prédication de Jésus, la prière de Jésus, Jésus et les autorités juives, Jésus et ses disciples, Jésus et la nature. 1 vol. in-12. Librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90, à Paris, et chez C. O. Beauchemin et fils, à Montréal. Prix : 65 cts.

Jésus ! titre ambitieux, au premier aspect, mais qui s'explique et se justifie amplement, au cours du livre.

C'est une monographie attachante et nous l'osons dire *nouvelle*, en dépit de ce qu'il y a de hardi à parler de nouveau en pareille matière.

On y rencontre non pas tant les faits de la vie de Jésus, ou la suite de ses paroles, que sa personne même et les divers aspects qu'elle présente.

C'est un portrait peint avec art, avec science, avec amour aussi; car les plus délicats sentiments s'y mêlent aux grandes pensées et aux tableaux de la touche la plus fine. Certaines visions, — telles que Joseph et Marie cherchant gîte dans les rues de Bethléem; Jésus priant, la nuit, sur la montagne, à la lueur des astres — sont inoubliables.

La couleur d'Orient, d'ailleurs, dore tous ces tableaux. Ce n'est pas que l'auteur veuille reprendre ces descriptions, aujourd'hui fastidieuses et inutiles, que tout voyageur en Terre Sainte se croit tenu d'imprimer au retour. Il s'agit pour lui d'autre chose. Replacer Jésus dans son cadre authentique; l'analyser dans son milieu: nature, habitations, mœurs orientales, afin que l'imagination soutenue par cette impression de réalisme, pénètre mieux, si l'on ose dire, dans l'état d'âme de l'Homme-Dieu: tel est son but. Le théologien se subordonne ici le poète, et le chrétien, l'apôtre insinue discrètement, à propos de chaque étude, quel parti admirable peut tirer toute âme de la contemplation de Jésus.

* * *

La Communion hebdomadaire, discours prononcés au Congrès eucharistique de Lourdes, par le P. Coubé, S. J. Un volume in-18 Jésus, chez Victor Retaux, 82, rue Bonaparte, à Paris, et chez C. O. Beauchemin et fils, à Montréal. Prix: 65 cts.

Cet ouvrage est à la fois un traité de théologie et un recueil de conférences. L'idée qui en domine la doctrine n'est point neuve, car elle est aussi ancienne que l'Évangile et que l'Église. Mais la forme dont l'a revêtu l'orateur, la précision avec laquelle il a exposé les avantages de la communion hebdomadaire non seulement pour l'élite, mais pour la masse des fidèles, les recherches historiques accumulées dans le texte et dans les appendices, l'ordre gradué de la démonstration, la solidité et la clarté des preuves, constituent une œuvre vraiment nouvelle. Le théologien, le prédicateur et l'écrivain qu'est le P. Coubé ont concouru ici, pour nous donner un livre pensé, parlé, vivant. L'auteur connaît son époque; il nous en dépeint les maux; il en écoute les objections; il en relève l'espérance et il en confond les sophismes.

La communion hebdomadaire, et surtout la *communion hebdomadaire des hommes*, voilà à ses yeux le grand remède. Or, il n'existait pas jusqu'ici, sauf une brochure de Mgr de Ségur, le doux apôtre de l'Eucharistie, d'ouvrage spécial consacré à la communion reçue chaque semaine.

* * *

Le Panégyrique de saint François de Sales, par Bos-net (texte, variantes, facsimilé), édité par Dom Benoît Mackey, Bénédictin de la Congrégation d'Angleterre. Belle brochure in-8 raisin avec planche hors texte, chez Victor Retaux, 82, rue Bonaparte, à Paris, et chez C. O. Beauchemin et fils, à Montréal. Prix: 25 cts.

Dom Benoît Mackey, bénédictin, éminent éditeur des œuvres de saint François de Sales, a récemment découvert, à la bibliothèque royale de Turin, un manuscrit précieux.

C'est l'original même, écrit de la main de Bossuet et surchargé de ses propres corrections, du *panégyrique* prononcé par l'évêque de Meaux en l'honneur du saint Evêque de Genève, un an avant sa béatification.

Les *Études* publiées par les Pères de la Compagnie de Jésus ont ouvert leurs pages à Dom Benoit Mackey, pour la publication de sa trouvaille. Mais, il a semblé utile de mettre, dans une brochure spéciale, le texte, les variantes et le fac-similé qui les accompagne, à la disposition des érudits, des communautés religieuses, enfin des amis de Bossuet et de saint François de Sales.

* * *

Du Lycée au Couvent, par le R. P. Joseph Burnichon, de la Compagnie de Jésus. Un vol. in-18 Jésus, Victor Retaux, éditeur, 82, rue Bonaparte, à Paris, et chez C. O. Beauchemin et fils, à Montréal. Prix : \$5 cts.

Excursion des plus intéressantes à travers les questions d'éducation et d'enseignement qui ont passionné l'opinion depuis quelques années. L'œuvre de la laïcisation scolaire prise sur le vif dans une commune rurale, l'anglomanie pédagogique déchainée par M. Demolins, la réforme de l'enseignement secondaire et la crise des études classiques, la campagne poursuivie contre l'éducation des collèges chrétiens et celle des couvents par des amis bien intentionnés, mais maladroits et dangereux, une monographie d'école d'un type original, tels sont entre autres les sujets abordés dans ce livre par le R. P. Burnichon avec une compétence à laquelle non seulement le public des *Études*, mais des hommes de tous les partis ont maintes fois rendu hommage. Nous ne doutons pas que cette nouvelle série reçoive un accueil aussi flatteur que celle qui a paru, il y a deux ans, sous le titre : *L'État et ses rivaux dans l'enseignement secondaire*.

* * *

L'Evêque de Metz, Vie de Mgr Dupont des Loges, 1804-1886, par l'abbé Félix Klein, professeur à l'Institut catholique de Paris. 1 vol. in-8, chez Ch. Poussiègue, à Paris, et chez C. O. Beauchemin et fils, à Montréal. Prix : \$1.25.

Quelle belle vie que celle de Mgr Dupont des Loges ! Que de luttes et de tribulations pendant ce long épiscopat de 43 ans ! Il comptait pour bien peu les tracasseries suscitées par un préfet impie au commencement de son épiscopat et même toutes les difficultés qu'il eut à surmonter jusqu'à la célébration de son jubilé épiscopal. Ce fut au siège de Metz que commencèrent ses véritables tribulations. Le siège, la capitulation et enfin l'annexion sont autant d'étapes vers des épreuves bien autrement sérieuses que viendront encore aggraver l'application des lois du *Culturkampf*. Elle lui enlèveront le concours des Jésuites, des Dames du Sacré-Cœur, des Rédemptoristes et des Frères de la doctrine chrétienne et lui susciteront toutes espèces de vexations relatives à l'enseignement primaire, aux petits séminaires et aux collèges libres, sans parler des tracasseries à propos des fabriques, des prédicateurs étrangers, de la liberté même de la chaire et des processions.

C'est un livre des plus attrayants, dont nous recommandons la lecture à tous nos abonnés. Le Canada a subi le même sort que l'Alsace-Lorraine, il a passé par les mêmes angoisses, bien qu'il n'ait pas eu à subir les mêmes persécutions religieuses : on y comprendra donc et on y sentira mieux qu'ailleurs tout ce que la vie de cet *Evêque de Metz* offre de douloureusement attrayant.

*
* *

L'Aumône, par saint Cyprien. Un volume in-32 de 135 pages. Librairie Dou-
niol, 29, rue de Tournon, à Paris. Prix : 1 fr.

Il n'y a peut-être pas dans la théologie catholique de question plus délicate que celle de l'aumône. Elle constitue le trait d'union nécessaire entre la justice et la charité, deux vertus indispensables au chrétien digne de ce nom, et sur lesquelles, il faut bien le dire, le socialisme contemporain a jeté le venin de ses théories subversives. Le grand docteur étudie donc l'aumône et dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, c'est-à-dire à la lumière même du Saint-Esprit. Ainsi envisagée, comme elle grandit à nos yeux, puisque c'est Dieu lui-même que nous assistons dans les membres souffrants de cette humanité qu'il a revêtue pour la sauver. L'aumône rachète les péchés et appelle la miséricorde de Dieu. La doctrine de saint Cyprien fait autorité dans la matière, et c'est à lui qu'il faut toujours en revenir pour garder la mesure, pour éviter l'envie, conserver la paix avec soi-même et avec le prochain. L'aumône spirituelle doit être ajoutée à l'aumône corporelle, l'une achevant de compléter les effets de l'autre et de rapprocher du père commun tous ses enfants aimés d'un même amour, quoique de condition inégale ici-bas, et destinés à le posséder un jour. Il fait bon se rafraîchir l'esprit et le cœur à la source si limpide de ces enseignements, essence même du christianisme, quand les plus élémentaires notions de la charité chrétienne sont mises en cause par l'esprit de mensonge et d'erreur.

*
* *

Vie de M. l'abbé Ruivet, vicaire général du diocèse de Lyon pendant la période révolutionnaire, fondateur du séminaire de Meximieux, vicaire général de Mgr Devie, évêque de Belley. Œuvre posthume de M. le chanoine Théloz, supérieur de Meximieux, publiée, illustrée et complétée par un professeur du même établissement. Un volume in-8° de xvi-275 pages. Ancienne librairie Douniol, P. Téqui, successeur, 29, rue de Tournon, Paris. Prix : 3 fr. 50.

“ Il faudrait un volume entier pour reproduire les mille incidents, les marches et contremarches de cet apôtre infatigable, suscité par la Providence, comme un autre Athanase, pour veiller au dépôt de la foi dans notre région, pendant les temps orageux de la première Révolution.” Ce vœu discrètement exprimé par le *Journal de l'Ain*, sur la cendre à peine refroidie de M. l'abbé Ruivet, est un fait heureusement accompli.

L'intrépide confesseur de la foi nous offre bien le type de ces prêtres qui, ordonnés sur la terre étrangère, s'en revinrent sur le sol natal, pour y affronter tous les périls. En le voyant si calme et résolu devant l'orage, on peut dire que Dieu ne manquait pas à son Église. L'épreuve trempait les caractères. M. Ruivet a sa place marquée à côté du curé d'Ars, son ami, de l'abbé Gorini, la gloire du séminaire de Meximieux, du B. Chanel, de Mgr Martin, de Mgr Loras, le premier évêque de Dubuque, et pour ne citer qu'un des survivants, de l'illustre archevêque de Saint-Paul, Mgr Ireland, dont l'éloquence, la science et la sainteté planent au front de l'église de Belley, comme une auréole incomparable. Comme initiateur et homme d'action, comme administrateur, le fondateur de Meximieux les domine tous, sans en effacer aucun. De son esprit, de son souffle puissant, il ranime tour à tour les églises de Lyon et de Belley. Tour à tour vicaire général des deux diocèses, honoré de la confiance de Mgr Devie, comme il l'avait été, comme proposé, pendant

Rémigration, de l'archevêque de Lyon, il excelle à distinguer les vocations naissantes, et ramener dans le giron de l'Eglise, ceux que la constitution civile en avait écartés. Chargé à plusieurs reprises d'une paroisse importante, toujours il se sent appelé du côté de la jeunesse, la formant aux saines doctrines et préparant à la sainte Eglise des prêtres formés à son image.

Aux prêtres et aux laïques en qui les épreuves de l'heure présente, écrit Mgr Ireland, pourraient faire naître des pensées de désespoir et de découragement, la *Vie de M. Ruivet* apprendra qu'aucune difficulté n'est insurmontable quand les hommes coopèrent pleinement à l'action de la grâce divine et que les luttes à soutenir ne doivent être pour eux qu'un encouragement à souffrir et à travailler encore davantage.

* * *

Sainte Chantal, pensées et lettres extraites de sa correspondance. 1 beau volume in-12 orné d'une gravure sur acier. Ancienne librairie Douniol, P. Téqui, successeur, 29, rue de Tournon, Paris. Prix : 2 fr.

Le souvenir de sainte Chantal est intimement lié à celui de saint François de Sales : son âme est comme le reflet de l'âme du grand évêque. Mais si les ouvrages de saint François de Sales sont familiers à toute âme chrétienne, il n'en est pas de même pour la fondatrice de la Visitation, plus connue par son œuvre que par ses écrits. Sa correspondance offre cependant un grand intérêt : on y retrouve l'admirable doctrine de saint François de Sales, sa direction si ferme et si suave à la fois, toujours si élevée et si consolante. Malheureusement peu de personnes ont le loisir de lire les cinq volumes de lettres réunies par la communauté, ou les deux volumes publiés par M. de Dorthélemy. Aussi les *Extraits*, honorés du suffrage de plusieurs prélats, seront sans nul doute bien accueillis par les amis de notre grande sainte, heureux de retrouver, dans ces quelques pages, la vie intime de sainte Chantal.

* * *

Le Tempérament (Bibliothèque des Sciences psychiques). 1 volume in-12. Librairie Douniol, 29, rue de Tournon, Paris. Prix : 1 fr.

Il n'est pas de question plus intéressante, plus pratique que celle du *Tempérament*, et il n'en est pas de plus obscure ni de plus difficile. Nombre d'auteurs l'ont déjà abordée sans arriver à la rendre claire. M. le Dr Surbled s'est attaché à son tour à l'éclaircir à la double lumière de la philosophie traditionnelle et de la science moderne. Son livre sera lu curieusement par les savants et les gens du monde. Les premiers y trouveront une critique serrée et complète des anciennes théories et la véritable base de la théorie physiologique que l'avenir nous réserve. Les seconds se rendront compte des difficultés du problème qui retardent sa solution, pourtant si désirable ; bien mieux, ils s'y intéresseront, car l'auteur a semé ses chapitres d'aperçus ingénieux et de traits humoristiques. Instruire en amusant, telle est la devise du savant vulgarisateur, et nous estimons que les lecteurs la trouveront cette fois bien justifiée.

* * *

Les trois Fiancées de Louis XV (NOUVELLES NOUVELLES), par Ch. de Vitis, lauréat de l'Institut. Un volume in-12. Librairie Douniol, 29, rue de Tournon, Paris. Prix : 3 fr.

L'Œuvre de Saint-Michel vient d'éditer un nouveau volume que nous ne saurions trop recommander. Il est signé de Charles de Vitis, l'auteur bien

connu, qui a obtenu, au concours de romans du *Petit Journal*, l'unique prix de trente mille francs, pour son superbe ouvrage : le *Roman de l'ouvrière*, depuis traduit dans toutes les langues.

Ici il ne s'agit plus d'une œuvre de longue haleine. Charles de Vitis a écrit une série de nouvelles adaptées à tous les âges. La première, il est vrai, tient presque le tiers du nouveau volume et l'auteur l'a composée en reproduisant sans l'altérer un petit coin de l'histoire de France. L'histoire est intéressante au plus haut degré et écrite dans un style enchanteur, qui se soutient jusqu'au bout.

Nous recommandons aussi les nouvelles et scènes de la vie chinoise qui forment la seconde partie de ce joli volume et surtout *Li-Hoa* (la fleur d'Occident), une fraîche légende de la Vierge, très inédite, puis les deux contes humoristiques intitulés : *Barbe bleue* et *Autour d'un fez*. C'est plein de détails qui font toucher l'Orient du bout du doigt. On s'instruit, on s'amuse, on s'édifie même ; c'est dire que le livre peut être mis entre toutes les mains.

* * *

Carmina, par Maurice le Dault, charmante plaquette in-12 de 46 pages, éditée par la librairie Hyacinthe Caillière, 2, Place du Palais, à Rennes.

Carmina, comme son titre l'indique, n'est composé que de quatorze petites pièces de vers. Tous ils respirent l'ardente foi bretonne et le cœur non moins ardent du jeune homme. Que n'avons-nous l'espace pour reproduire : *Au foyer breton*, *Renoncement*, etc. ; il nous faut renvoyer le lecteur au petit livre, que la librairie C. O. Beauchemin et fils se fera un plaisir de leur procurer.

* * *

Au moment de mettre sous presse, nous recevons de la librairie Victor Retaux, de Paris, deux splendides volumes : **Saint Alphonse de Liguori 1696-1787**, par le R. P. Berthe, de la Congrégation du T.-S.-Rédempteur. 2 vols gr. in-8°, ornés d'un beau portrait du saint. Prix : \$3.75. Nous n'avons pu que parcourir ces deux volumes à la hâte. La vie si attrayante de ce saint nous a paru bien plus attachante encore dans l'admirable portrait que nous en fait le R. P. Berthe. Nous nous proposons d'en faire faire plus ample connaissance à nos lecteurs dans un prochain article ; en attendant ils peuvent se procurer cette vie de saint Alphonse de Liguori à la librairie C. O. Beauchemin et fils, à Montréal ; nous le leur conseillons fortement, bien certain qu'ils nous remercieront de l'avoir fait.

A. L.

